

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LETTRES

PAR
MÉLISSA BOISVERT

LE VAMPIRE COMME FIGURE DU DOUBLE
SUIVI DE « L'ENQUÊTE DE 1888 »

JANVIER 2012

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Je tiens particulièrement à remercier Madame Hélène Marcotte pour avoir assuré la direction de ce mémoire avec beaucoup de patience et de bienveillance. Ses conseils et son enseignement m'ont été très précieux.

Je remercie également Cédric, Kévin et Romain, mes lecteurs les plus fidèles.

Je remercie plus que tout Patrick, Laney et Claudia pour leur soutien, leur confiance et leur compréhension, qui ont été indispensables à la réalisation de ce mémoire.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	i
TABLE DES MATIÈRES	ii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I LE THÈME DU DOUBLE.....	6
1. Caractéristiques du Double	7
2. Les catégories de Double	12
3. Typologie personnelle du Double	20
A. La copie physique	20
B. La représentation physique	21
C. La partie physique détachée du corps	22
D. La copie psychique	23
E. La personnalité dédoublée ou la métamorphose	23
F. Le Moi dédoublé	24
4. Le vampire comme figure du Double	25
CHAPITRE II LE VAMPIRE EN TANT QUE DOUBLE	27
1. Le vampire dans <i>Carmilla</i>	28
2. Les vampires dans <i>Dracula</i>	34
3. Les vampires dans <i>La Reine des damnés</i>	43
4. Le vampire comme figure du Double	50
5. La place du vampire dans les catégories du Double	52

CRÉATION

« L'Enquête de 1888 »	55
-----------------------------	----

CONCLUSION.....	116
-----------------	-----

BIBLIOGRAPHIE.....	123
--------------------	-----

ANNEXE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE DES LETTRES DE JACK L'ÉVENTREUR

1. Lettre « Cher Patron »	125
2. Carte postale « Jacky le Sanglant ».....	126
3. Lettre qui fait allusion au double meurtre et au rein	126
4. Lettre « De l'Enfer »	127

INTRODUCTION

Le thème du Double a exercé de tout temps une véritable fascination sur l'esprit humain. Le terme est polysémique et renvoie à plusieurs significations que les chercheurs ont explorées au fil des siècles, notamment le personnage qui double l'écrivain, l'opposant qui double le héros, la représentation qui double le modèle ou encore la fiction qui double la réalité. L'origine du Double remonte à l'Antiquité, avec les thèmes du sosie et des jumeaux, cependant le Double trouve son apogée dans la littérature fantastique, où il prend diverses formes.

En se penchant sur la littérature biblique, la littérature romaine et la tragédie grecque, les chercheurs s'intéressant au Double ont d'abord vu, sous la forme des jumeaux ou des frères ennemis, la lutte entre le bien et le mal. Par la suite, le thème du Double s'enrichissant et se complexifiant, les chercheurs se sont penchés sur d'autres manifestations du phénomène relevant des catégories du reflet et de l'ombre. Les études les plus répandues en ce qui a trait au Double de la catégorie du reflet, où la représentation du personnage devient l'égale du personnage lui-même, se réfèrent

essentiellement au mythe de Narcisse et portent très souvent sur le roman *Le portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde. L'amour de soi se conjugue de toutes les façons possibles, y compris à la négative, et le mécanisme de la projection intervient en plusieurs cas. Avec le XIXe siècle, on assiste à l'intériorisation du Double, qui devient une sorte de démon intérieur. Les chercheurs analysent ce nouveau phénomène en recourant au concept psychanalytique de l'ombre, qui donne justement son nom à une nouvelle catégorie circonscrite du Double.

Clément Rosset situe le Double littéraire dans l'angoisse du sujet devant sa non-réalité ou sa non-existence¹. Il souligne le paradoxe du sujet qui est à la fois lui-même et un autre, dans une réalité hiérarchique où le Double possède une vie « meilleure » à laquelle le sujet aspire. Le roman de Robert Louis Stevenson, *Le cas étrange du Dr. Jekyll et de M. Hyde*², est l'exemple le plus courant concernant cette dualité entre le sujet et son Double, catégorie à laquelle appartiennent les cas de trouble de la personnalité multiple (trouble dissociatif de l'identité). Le Double peut s'incarner dans une seconde personnalité comme dans le roman de Stevenson, mais également sous d'autres formes. Il est possible, par exemple, d'identifier le Double dans la créature façonnée par un créateur, tel que *Frankenstein* de Mary Shelley, ou encore le personnage peut voyager dans le temps et se retrouver en présence de son

¹ Clément Rosset, *Le Réel et son double : Essai sur l'illusion*, Paris, Folio/Essais, 1993, 128 p.

² La traduction française du titre du roman *Strange Case of Dr Jekyll and Mr Hyde* varie selon le traducteur.

Double du passé ou du futur, quand il ne se métamorphose pas en une créature inhumaine de façon cyclique, comme c'est le cas pour les loups-garous, etc.

La variété de toutes ces formes rend difficile le classement des figures du Double, qui varient d'une œuvre à l'autre au point de souvent toucher aux frontières de ce que les chercheurs ont défini comme appartenant ou non au thème du Double. Si plusieurs figures du Double sont classées, parfois avec évidence, dans l'une ou l'autre des catégories du Double, certaines brillent par leur absence, absence que l'on pourrait questionner. C'est le cas par exemple du vampire, créature hybride, qui n'est pas toujours cité et encore moins analysé parmi les exemples de représentation du Double. Nous croyons pourtant qu'il aurait pu s'y trouver, car une seconde personnalité occupe le corps premier, comme dans les cas du trouble de la personnalité multiple ou dans le cas du loup-garou. Nous pensons que les différentes études qui stipulent que le sujet et son Double doivent exister dans une même temporalité, pourraient être nuancées. Le vampire trouverait sa place dans le thème du Double par son hybridation, comme le loup-garou. Nous tenterons donc, dans notre mémoire, de voir comment s'agence la figure du vampire avec les caractéristiques et les catégories du Double.

Notre corpus d'analyse sera constitué de trois œuvres fantastiques centrées autour du vampire. La première provient d'un auteur qui a précédé Bram Stoker et qui a contribué à fonder le genre. Il s'agit de *Carmilla* de Sheridan Le Fanu (1872),

de qui Stoker s'est inspiré pour son célèbre vampire. *Dracula* de Stoker (1897) fera aussi partie de notre corpus, puisque cette œuvre a fixé les traits du vampire et créé le personnage traditionnel tel que nous le connaissons aujourd'hui. Enfin, nous avons sélectionné une œuvre écrite par une auteure qui a su réactualiser le genre au XXe siècle par sa série de romans *Les chroniques des vampires*, qui a débuté en 1976 : il s'agit de *La Reine des damnés* d'Anne Rice (1988).

Notre recherche s'appuiera sur trois objectifs. Nous chercherons, dans un premier temps, à retracer et à expliquer les caractéristiques essentielles qui se rapportent au Double, en plus de mettre en relief ses principales catégories. L'étude de Pierre Jourde et Paolo Tortonese, intitulée *Visages du double, un thème littéraire*, sera l'ouvrage principal sur lequel nous allons appuyer notre réflexion. Par la suite, nous ferons l'analyse des vampires des trois œuvres à l'étude, en regard des caractéristiques et des catégories du Double que nous aurons relevées, de façon à cerner si le vampire peut apparaître comme une figure du Double. Enfin, la composition d'un récit nous permettra de poursuivre, à même la fiction, le questionnement sur les rapports que peut entretenir le vampire avec le thème du Double.

En effet, dans notre partie création, nous écrirons un récit fantastique situé au XIX^e siècle sous le modèle d'une enquête policière, plus précisément dans le contexte historique des meurtres bien connus de Jack L'Éventreur, en 1888. Pour ce faire,

nous allons nous servir des faits historiques connus, comme les dates, les lieux, les noms des personnages, etc. Nous avons l'intention de présenter un personnage de vampire qui ne pourrait être évincé des créatures fantastiques perçues comme des Doubles, en réactualisant certains traits du vampire. Les caractéristiques à caractère religieux du vampire, comme le crucifix et l'eau bénite, seront éliminées afin de nous concentrer sur le côté nocturne de la créature ainsi que sur son absence de reflet dans le miroir. Notre personnage vampire sera l'opposé complémentaire de sa personnalité première, ce qui permettra de mettre en relief l'idée que le sujet et son Double ont une psyché différente malgré le corps unique qu'ils occupent. Ce récit apportera, nous l'espérons, un nouvel éclairage sur les différentes conceptions du vampire et, peut-être, sur l'étude du Double en littérature.

CHAPITRE I

LE THÈME DU DOUBLE

Le thème du Double ne tire pas son origine de la littérature fantastique, comme nous pourrions le croire au premier abord. Nous le retrouvons dans d'autres genres depuis l'Antiquité, même si le thème est fortement associé au fantastique de par sa nature. Les premiers récits présentant des occurrences de la figure du Double privilégient les Doubles se manifestant sous la forme de jumeaux, de reflets et de sosies. C'est le cas de certains mythes de l'Antiquité, parmi lesquels on peut citer la comédie *Les Ménechmes* de Plaute, avec les jumeaux Ménechme et Sosiclès, le mythe plus connu de Narcisse, amoureux de son reflet dans *Les Métamorphoses* d'Ovide, ou encore l'épisode où Zeus emprunte les traits d'Amphitryon pour séduire Alcmène dans la pièce *Amphitryon* de Plaute.

D'autres formes du Double se sont ajoutées au fil des siècles, notamment le dédoublement de personnalité avec *Le cas étrange du Dr. Jekyll et de M. Hyde*, de Robert Louis Stevenson, ou encore l'autoscopie (le sujet qui se voit lui-même) grâce

aux voyages dans le temps, comme dans *Harry Potter et le prisonnier d'Azskaban*, de Joanne Kathleen Rowling, pour ne nommer que celles-ci. Les formes empruntées par le Double sont à ce point multiples, qu'il est impossible d'en rendre compte à partir d'une définition précise. En nous appuyant principalement sur l'ouvrage de Pierre Jourde et Paolo Tortonese, intitulé *Visages du double : un thème littéraire*, nous tenterons néanmoins de cerner les principales caractéristiques du Double de façon à éviter de faire de toute duplication une manifestation du Double, comme il a été fait parfois, au point où l'on a pu écrire que : « Toute antithèse, toute scission, toute dualité, tout engendrement, tout phénomène spéculaire vient allègrement s'inscrire dans le double¹ ». Nous nous pencherons ensuite sur les différentes catégories du Double circonscrites par les divers chercheurs qui se sont intéressés au sujet, de façon à mettre en évidence la richesse et la complexité de ce thème. Enfin, nous présenterons, à notre tour, une typologie des différentes formes empruntées par le Double.

1. Caractéristiques du Double

Dire, à l'instar de Clément Rosset, qu'« [être] à la fois le même et un autre [...] est l'exacte définition du double² » n'est guère concluant et ne permet pas d'appréhender la question du Double de façon satisfaisante. Une condition essentielle quand on veut parler du Double, c'est que « ce dédoublement concerne une

¹ Pierre Jourde et Paolo Tortonese, *Visages du Double : un thème littéraire*, Paris, Éditions Nathan, 1996, p. 3-4.

² Clément Rosset, *op. cit.*, p. 40.

conscience³ ». Habituellement, la conscience est attribuée à l'être humain, ce qui élimine d'emblée tous les objets, les éléments de la nature, les parties du corps amputées, l'ombre, le reflet, etc. Cependant, plusieurs récits mettent en scène des Doubles qui relèvent de ces catégories, comme par exemple la nouvelle « La Main » de Guy de Maupassant ou encore le célèbre *Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde. Cette main et ce portrait n'accèdent en fait au statut de Double que lorsqu'ils acquièrent une autonomie par rapport au sujet auquel ils se rattachent et semblent dotés d'une vie propre, bien qu'inextricablement liée à celle de leur possesseur. C'est d'ailleurs une autre caractéristique du Double que d'être lié au sujet à qui il emprunte souvent certains traits, physiques et/ou psychologiques, suffisamment pour être même tout en étant autre, quand ce n'est le corps lui-même, comme dans les cas de possession (Dr Jekyll et M. Hyde) ou de métamorphose (le cas du loup-garou, par exemple).

Jourde et Tortonese ajoutent que « le dédoublement n'est jamais purement abstrait, il lui faut des corps : cohabitation ou séparation corporelle, ressemblance visible, ou, dans ses formes les plus limitées, symétrie physique [...] »⁴. Cette caractéristique nous semble juste, mais nous ajouterions qu'à défaut de corps, il nous paraît indispensable que le Double, à tout le moins, puisse intervenir concrètement dans l'univers du sujet. En effet, même dans le cas où le Double se manifeste sous la

³ Pierre Jourde et Paolo Tortonese, *op. cit.*, p. 5.

⁴ *Ibid.*, p. 16.

forme d'un esprit, à notre avis, il faut que ces êtres spirituels puissent intervenir dans le monde matériel d'une quelconque façon, soit en devenant visibles aux yeux des êtres humains, soit en étant capables de faire bouger les objets, etc. Pensons à la nouvelle *Le Horla* de Guy de Maupassant, dans laquelle le Horla, qui ne possède pas d'incarnation physique visible, cueille une fleur, boit de l'eau et du lait ou encore cache au protagoniste son propre reflet dans le miroir.

Mais, comme le soulignent Jourde et Tortonese, « pour qu'il y ait véritablement double, il faut que l'accent soit mis sur l'identité entre les deux éléments en présence, que l'on sente avant tout une perturbation de la loi de différence⁵ ». Cette condition s'appuie sur le constat que l'on considère habituellement chaque sujet, chaque être humain comme étant unique. Il ne peut y avoir deux sujets absolument identiques dans un même univers. Mais dès qu'il y a duplication de l'identité, dès que l'individualité d'un sujet semble remise en question par l'apparition d'un quelconque phénomène spéculaire, dès que l'accent est mis sur les ressemblances troublantes entre deux entités qui devraient pourtant être distinctes, il devient alors possible de percevoir une « perturbation de la loi de différence » et de s'interroger sur la présence du Double. C'est sur cette frontière entre le même et l'autre, entre l'identique et le dissemblable que jouent les auteurs qui exploitent le thème du Double, multipliant les cas de figures possibles au fil des siècles.

⁵ *Ibid.*, p. 5. Dans cette citation, « identité » est à prendre au sens de « ressemblance ».

Est-il nécessaire que le sujet et le Double soient mis en présence l'un de l'autre dans le texte pour qu'ait lieu la perturbation de la loi de différence ? Nous croyons que non. L'exemple du roman de Stevenson, *Le cas étrange du Dr. Jekyll et de M. Hyde*, nous prouve que le Double peut se manifester en alternance au sujet, sans qu'il y ait rencontre entre les deux. C'est d'ailleurs la même situation qui se répète dans tous les cas de possession ou de métamorphose. Par conséquent, « la reconnaissance, par un sujet, d'une perturbation dans la différence qui distingue normalement les êtres⁶ » ne sous-entend pas qu'il est obligatoire que le sujet et son Double soient conscients de l'existence l'un de l'autre. Un personnage témoin, externe au phénomène de dédoublement, peut suffire pour qu'il y ait avènement du thème du Double. Toutefois, il faut avouer que, dans la plupart des cas où le sujet ne rencontre pas son Double, il prend à tout le moins conscience que le cours normal de sa vie est troublé par un phénomène particulier et s'en trouve affecté d'une manière ou d'une autre.

En dernier lieu, nous nous sommes penchée sur la nature du lien s'établissant entre le sujet et son Double. Jourde et Tortonese évoquent l'idée de conflit : « Dans deux, il y a toujours un de trop. Deux implique à la fois réduplication et conflit, enfermement sans résolution⁷ ». Dire que la présence d'un Double créé nécessairement un conflit nous semble toutefois exagéré. Il y a bien une possibilité de

⁶ *Ibid.*, p. 91.

⁷ *Ibid.*, p. 4.

conflit, puisque le Double, dans la plupart des cas, suscite le malaise, l'inquiétude, voire l'angoisse. Le Double est craint, parfois parce qu'il évoque un sentiment d'inutilité ou encore parce qu'il renvoie à la mort, le sujet n'étant plus l'unique détenteur de son identité : « L'inquiétude suscitée par le double repose donc en grande partie sur ce constat d'un excès d'identité⁸ ». Cependant, le Double représente fréquemment « ce [que le sujet] refuse en lui, ce qu'il ignore de lui-même [et qu'il] retrouve dans une figure à la fois hostile, étrangère, et familière⁹ », ce qui nous permet de constater une ambivalence dans le rapport entre le sujet et son Double. À ce titre, nous pouvons comparer la relation ambivalente entre le sujet et son Double à celle s'établissant entre une fillette et sa poupée ou encore à celle existant entre un croyant et la représentation de la divinité en laquelle il croit : « La poupée remplit dans le jeu de l'enfant la même fonction que la figurine ou la statue pour le mage ou le croyant. Il transfère sur ce double tout ce qui l'excite, le ravit, l'effraie ou l'angoisse¹⁰ ». C'est pourquoi le Double peut être craint tout autant qu'il est susceptible d'être aimé, surtout qu'il « peut apparaître comme celui qui incarne l'autre face du désir¹¹ », le texte littéraire se lisant alors comme « le scénario fantasmatique d'un désir non assumé¹² ». En ce sens, « le Double représente les

⁸ *Ibid.*, p. 6.

⁹ *Ibid.*, p. 65.

¹⁰ Corinne Morel, *Dictionnaire des symboles, mythes et croyances*, Montréal, L'Archipel, 2005, p. 338-339.

¹¹ Pierre Jourde et Paolo Tortonese, *op. cit.*, p. 97.

¹² Christian La Cassagnère, « Préface », dans *Le Double dans le romantisme anglo-américain*, Publications de la faculté des lettres de l'université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 1984, p. 7.

pulsions et désirs insensés qu'on n'ose ou ne peut réaliser¹³ », et parce qu'il « peut et ose : il est du côté de la liberté¹⁴ ». L'ambivalence de sentiments n'empêche pas que, si le Double peut parfois apparaître comme complémentaire au sujet, il est « plus souvent l'adversaire qui nous invite à combattre¹⁵ », même si ce combat ne signifie pas que l'opposition entre le sujet et son Double soit manichéenne.

2. Les catégories de Double

À défaut de parvenir à une définition du Double, certains chercheurs établissent des catégories pour classer les multiples formes qu'emprunte le Double en littérature¹⁶. Ainsi, John Herdman, se limitant au XIX^e siècle, classe les exemples représentatifs du Double en fonction de la dualité de l'être humain, être de chair et de sang possédant une âme. Selon lui, « At the close of the nineteenth century we can observe a bifurcation of the broad river of the supernatural double into two streams, the allegorical and what may be called the "clinical"¹⁷ ». L'apparition du Double surnaturel coïnciderait avec une forte croyance religieuse, à un moment de l'histoire où le sujet combat la part obscure de lui-même afin de mériter le repos de l'âme. Le

¹³ Bernard Brugière, « Les apports de la psychanalyse au thème du double en littérature », dans *Le Double dans le romantisme anglo-américain*, op. cit., p. 26.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Marcel Brion, *L'Allemagne romantique*, vol. 1, Paris, Éditions Albin Michel, 1962, 1963, p. 120, cité par Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Éditions Robert Laffont / Jupiter, 1982, p. 365.

¹⁶ Nous excluons ici les chercheurs dont les catégories sont basées sur les rapports entre l'auteur du récit et le personnage incarnant le Double, donc sur des données extérieures au récit. Pensons, par exemple, aux études s'inspirant de la psychanalyse.

¹⁷ John Herdman, *The Double in Nineteenth-Century Fiction : The Shadow Life*, New York, St. Martin's Press, 1991, p. 20.

déclin, voire la perte, des croyances religieuses entraînerait une scission de la catégorie du Double surnaturel en deux courants distincts. Le Double allégorique devient le reflet, l'ombre ou encore le portrait représentatif du sujet, tandis que le Double clinique recense les Doubles psychiques. « The alternative route involved bowing to the spirit of the age and dissociating the double from any application to a morally or spiritually based view of the world¹⁸ ». Ce que nous reprochons à Herdman est que la nature de ses catégories est principalement morale et religieuse, fondée sur la dualité de l'âme et du corps, associant de manière intrinsèque l'âme au Double. De plus, ses catégories ne contribuent pas à classer les différents cas de figure d'après leurs caractéristiques pour des œuvres écrites à la même période. C'est le cas, par exemple, de Stevenson, qui a tenté d'écrire, avec *Le cas étrange du Dr. Jekyll et de M. Hyde*, une œuvre dont le Double se voulait surnaturel, mais « the loss of confident belief in any spiritual reality outside the human psyche had robbed him of a concrete figure through which to articulate the psychological-spiritual nuances to which he aspired to give form¹⁹ ».

Michel Guiomar, pour sa part, divise les figures du Double par aspects premiers et par aspects dérivés. Les aspects premiers sont les Doubles physiques, psychiques et affectifs. Le Double physique prend l'apparence d'une « projection pathologique du

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*, p. 132.

témoin face à lui-même²⁰ ». Le sujet reconnaît en son Double son propre aspect physique et perçoit une opposition de sa part. « C'est à son caractère pathologique ou, ce qui revient au même, à son orientation, à la limite, vers le pathologique, que ce Double doit être physiquement un Sosie, condition nécessaire sans laquelle sa qualité de Double se perd dans l'hallucination anonyme²¹ ». Le Double psychique « n'est plus un sosie physiquement semblable²² ». Il est « souvent multiple²³ » et c'est dans « ses démarches, son rôle, son caractère²⁴ » analogues au sujet qu'il est Double. Notons qu'« il est encore Double en ce qu'il tend vers l'aspect physique à certains moments cruciaux de l'œuvre²⁵ ». Jusqu'ici, Guiomar marque la nécessité, dans ses aspects premiers, pour le sujet et son Double de se ressembler sur un plan physique ou psychique, pour peu qu'un malaise soit provoqué. Il ajoute toutefois une troisième catégorie où le point commun entre le sujet et son Double a trait à un événement dans lequel ils « suivent les mêmes chemins, l'être créé allant généralement plus loin, transgressant des limites que le personnage-témoin ne franchit pas²⁶ ». Cette catégorie, qu'il nomme le Double affectif, est celle avec laquelle nous ne sommes pas d'accord, d'abord parce qu'elle s'appuie sur des caractéristiques émotives que doit contenir l'œuvre. En effet, Guiomar indique que, contrairement aux deux premières, il s'agit d'une phase « qui implique, au moins à tel moment de l'œuvre, [...] une

²⁰ Michel Guiomar, *Principes d'une esthétique de la mort*, Paris, José Corti, 1988, p. 291.

²¹ *Ibid.*, p. 289.

²² *Ibid.*, p. 291.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*, p. 295.

sympathie par laquelle un être se reconnaît passagèrement en un autre sans antagoniste ni interprétation hallucinatoire²⁷ ». Mais qui plus est, cette phase s'appuie sur « la substitution, le remplacement d'un être par un autre²⁸ » dans un événement assumé par le Double plutôt que par le sujet. Le Double « semble alors brusquement se situer, vis-à-vis de l'univers, dans les mêmes rapports préalables²⁹ » que le sujet, en y ajoutant « l'idée d'équivalence et de reconnaissance d'un équilibre profond entre deux êtres³⁰ ». C'est la substitution, le transfert, qui associent les deux êtres qui se reconnaissent « en parallélisme ou [...] en prolongement³¹ », ce qui ouvre la définition du Double à un point tel, qu'il n'est plus moyen de la circonscrire. Suivant ce raisonnement, n'importe quel personnage peut être le double d'un autre en autant qu'il prenne momentanément sa place à un moment de l'histoire, avec son accord. La notion d'identité entre le sujet et son Double nous semble ici trop ténue.

Les aspects dérivés, pour Guiomar, sont des Doubles créés par un phénomène, comme l'ombre, le reflet dans le miroir, la représentation sur la toile, l'écho de la voix, etc. Guiomar étend la notion de Double aux objets ou aux décors qui deviennent aussi des miroirs du Moi. Il ajoute cependant un grand nombre de cas de figure qui ne nous semblent pas être liés avec évidence au thème du Double, puisqu'il y a alors trop peu ou pas d'éléments d'identité semblables entre le sujet et le phénomène, tels

²⁷ *Ibid.*, p. 294.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. 295.

³⁰ *Ibid.*, p. 294.

³¹ *Ibid.*, p. 295.

que « l'impression du déjà vu, du déjà vécu, dans les faux souvenirs, retours psychiques illusoires..., dans le rêve et dans la rêverie éveillée...³² ». Bien qu'ils puissent causer un trouble chez l'individu, ces phénomènes apparaissent être plutôt des représentations imagées ou métaphoriques du sujet dans une situation vécue deux fois, dans un souvenir ou dans un rêve. Nous croyons, comme Jourde et Tortonese, qu'une certaine conscience doit être présente chez l'Autre. Cet Autre doit avoir une personnification et des agissements qui lui sont propres, indépendants du sujet, pour être considéré comme un Double.

Selon Carl Francis Kepler, « actually there are as many aspects of the second self as there are appearances of him³³ ». Il divise les figures du Double en sept catégories qui constituent les principaux chapitres de sa recherche sur le thème : les frères jumeaux, le poursuivant, le tentateur, la vision d'horreur, le sauveur, le bien-aimé et le Double dans le temps³⁴. Sauf dans le cas des frères jumeaux et du Double dans le temps, nous constatons que les catégories de Kepler consistent davantage en des rôles que peut jouer le Double par rapport au sujet plutôt qu'à des formes qu'il peut emprunter. Kepler constate lui-même que « the result is that the same figure will

³² Michel Guiomar, *op. cit.*, p. 304.

³³ Carl Francis Kepler, *The Literature of the Second Self*, Tucson, The University of Arizona Press, 1972, p. 13.

³⁴ Il s'agit ici du sujet devenant son propre Double lorsqu'il voyage dans le temps et se retrouve dans la même temporalité que son soi-futur ou son soi-passé, comme dans *Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban*.

on occasions have to be mentioned under more than one heading³⁵ », ce qui nous conduit à rejeter son classement, sauf en ce qui concerne les frères jumeaux et le Double dans le temps, que nous conservons en tant que sous-catégories du Double physique déterminé par Guiomar.

Wladimir Troubetzkoy ramène le Double à trois modalités. La première est le corps morcelé, qu'il considère être une forme connue des histoires de dédoublement. Il s'agit « de parties fort inutiles du corps, mais dont le départ et la fugue plus ou moins prolongée amènent paradoxalement le personnage, en doutant de son intégrité, à douter de son identité et à remettre en cause jusqu'à son existence³⁶ ». L'ombre est la seconde modalité, au sens où Otto Rank l'entend, c'est-à-dire comme un synonyme de l'âme qui permet à l'individu de survivre au-delà de la mort. La troisième modalité proposée par Troubetzkoy est le reflet, dans l'eau et dans le miroir, qui se veut un Double inversé, le miroir étant l'objet « par l'intermédiaire duquel le moi se pose symboliquement en face de soi pour se connaître³⁷ ». L'auteur ajoute à cette dernière modalité l'exemple du reflet de la page pour l'écrivain et de la toile pour le peintre, qui « sont des avatars du miroir³⁸ », et qui nous intéressent dans la mesure où ces représentations du Double s'insèrent dans le récit. Ces trois modalités pourraient subdiviser les deux premières catégories de Guiomar. La première, concernant le

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Wladimir Troubetzkoy, *L'ombre et la différence : Le Double en Europe*, Paris, PUF, « Littératures européennes », 1996, p. 32.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*

corps morcelé, représenterait une première subdivision du Double physique, côtoyant la troisième, qui concerne les reflets possibles du sujet. La modalité de l'ombre, quant à elle, se situerait davantage dans la catégorie du Double psychique, puisqu'elle se rapporte à l'âme du sujet.

Jourde et Tortonese classent les formes du Double en deux catégories qui nous rappellent les deux premières de Guiomar. Le Double subjectif est la première, où « le personnage principal du récit (éventuellement, et bien souvent, personnage narrateur) [est] confronté à son propre Double³⁹ ». Le personnage « ne parvient pas à se saisir de sa dimension objective⁴⁰ », car il éprouve un sentiment de division intérieure en « [comprenant] de manière saisissante [qu'il] existe en dehors de [lui]⁴¹ » et il cherche à récupérer quelque chose chez l'Autre. On y « rangera la gémellité, l'autoscopie, les sosies, etc.⁴² ». Le Double objectif, leur seconde catégorie, « ne pose pas [...] la question du rapport du sujet avec lui-même, mais celle de son rapport avec le monde⁴³ ». Le personnage est alors confronté « à un autre personnage dédoublé⁴⁴ », psychique plutôt que physique. « Les cas de personnalités multiples ou de possession⁴⁵ » sont compris dans ce regroupement. « On sent dans le

³⁹ Pierre Jourde et Paolo Tortonese, *op. cit.*, p. 92.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 93.

⁴¹ *Ibid.*, p. 92.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*, p. 100.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 92.

⁴⁵ *Ibid.*

Double objectif une intention ironique, qui répète et qui singe, qui égare dans la ressemblance et l'illusion⁴⁶ ».

Les deux chercheurs donnent des critères d'exclusion ou d'inclusion à ces catégories afin de déterminer l'appartenance des différents cas de figure, mais certains sont parfois contradictoires. Par exemple, ils excluent les fantômes, « même si le paradoxe du fantôme est de nous donner à voir un être qui est le même que de son vivant⁴⁷ », admettant pourtant que la mort est une condition pour devenir « quelque chose d'autre⁴⁸ ». En outre, le clone demeure pour eux un cas de figure sur lequel ils s'interrogent, à cause du problème quantitatif, mais ils acceptent d'emblée le cas de personnalités multiples sans restriction sur le nombre. Il est donc préférable de se pencher sur des œuvres concrètes afin de pouvoir décider si le Double présenté peut se classer dans l'une ou l'autre des deux grandes catégories du Double subjectif et du Double objectif en fonction des définitions que les auteurs en ont données.

Comme on peut le constater, les diverses catégories adoptées par les chercheurs divergent grandement et il n'est pas aisé de se repérer lors de l'analyse d'œuvres exploitant le thème du Double. S'il peut apparaître séduisant de réduire au nombre de deux les catégories du Double, nous limitant aux Doubles physiques et aux Doubles psychiques, cette division soulève nombre de problèmes, de sorte que les auteurs qui

⁴⁶ *Ibid.*, p. 100.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 102.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 13.

s'y sont essayés, pensons ici à Guiomar de même qu'à Jourde et Tortonese, ont dû ajouter d'autres catégories pour les compléter ou encore subdiviser ces catégories afin d'y inclure les cas qui ne cadraient pas avec elles. Nous pensons que le problème se situe dans la division trop globale entre Double physique et Double psychique. Par conséquent, nous retiendrons six catégories du Double susceptibles, à notre avis, d'inclure la grande majorité des représentations du Double, sinon toutes.

3. Typologie personnelle du Double

En regard des caractéristiques du Double que nous avons mises en relief dans la première partie du chapitre et des différentes catégories circonscrites par les chercheurs présentés dans la seconde partie, nous voudrions établir notre propre typologie, ce qui nous permettra de préciser davantage nos critères d'inclusion et d'exclusion des diverses figures du Double.

A. La copie physique

Nous retenons comme première catégorie la copie physique, où la ressemblance physique entre deux êtres est saisissante, mais les personnalités distinctes. Ainsi, le jumeau identique, le sosie ou encore le clone sont des copies physiques presque parfaites du sujet, bien qu'elles ne soient pas conformes en totalité, les empreintes digitales marquant indéniablement leur différence, mais qui possèdent habituellement une personnalité et un vécu qui leur sont propres. La ressemblance physique ne suffit toutefois pas, selon nous, à faire du jumeau, du sosie ou du clone un Double littéraire.

Il est absolument nécessaire que survienne un trouble ayant un rapport étroit avec la question de l'identité du sujet pour que l'on puisse parler de Double.

B. La représentation physique

Notre deuxième catégorie est la représentation physique, qui inclut tous les cas de représentation du corps ou de la voix. Le reflet dans le miroir ou dans l'eau sont des représentations inversées du corps, tandis que l'écho et l'ombre sont des projections de la voix et du corps d'un sujet « qui se reconnaît lui dans cet Autre⁴⁹ ». À ces exemples s'ajoute le corps peint, sculpté, photographié, filmé, qui est une représentation physique tangible du sujet. Ces représentations du corps physique du sujet reproduisent les mêmes mouvements, sons ou postures qu'au moment où le sujet crée lui-même son Double en regardant son reflet, en écoutant l'écho de sa voix ou en prenant la pose pour une œuvre artistique. Lorsqu'une de ces représentations cesse d'être une simple production ou reproduction du sujet et entreprend des agissements qui lui sont propres, il s'agit d'une figure du Double, d'autant plus que « tout se passe comme si l'apparence humaine, lorsqu'elle n'est pas soutenue par la réalité d'un homme en chair et en os, était porteuse d'un trouble profond⁵⁰ ».

⁴⁹ Wladimir Troubetzkoy, *op. cit.*, p. 32.

⁵⁰ Pierre Jourde et Paolo Tortonese, *op. cit.*, p. 163.

C. La partie physique détachée du corps

La partie physique détachée du corps, qui est notre troisième catégorie, peut être vue comme une partie de la personnalité, si l'on considère qu'un « enfant rassemble les éléments de sa personnalité en rassemblant, en s'appropriant comme siennes les parties de son corps⁵¹ ». De ce fait, elle n'est pas le Double de celui de qui elle est originaire si la conscience qui la fait agir est la même. Dans « La Main » de Guy de Maupassant, la conscience est la même pour la partie du corps détachée que pour son possesseur, puisqu'elle tue comme ce dernier tuait. Seulement, parce que le possesseur est mort, la main est son Double, car elle devient indépendante de la volonté du sujet. L'emprunt d'une partie ou de la totalité du corps physique d'un Autre, comme dans *Les Mains d'Orlac* de Maurice Renard, où les mains greffées du protagoniste agissent contre sa volonté, est un cas de figure qui appartiendrait également à cette catégorie. Cet organe greffé conserve les traits d'identité psychiques ou psychologiques du *donneur*, mais de plus, « l'hébergement définitif de l'autre en soi amène à la contagion des qualités supposées de celui dont la mort a permis la transplantation⁵² ». Notons aussi qu'il est possible que la partie du corps ne conserve aucun trait psychique commun à son possesseur, tel que dans la nouvelle « Le Nez » de Nicolas Gogol, où le nez d'un homme revêt un uniforme et décide de devenir un conseiller d'État, afin de mener une existence propre.

⁵¹ Wladimir Troubetzkoy, *op. cit.*, p. 31.

⁵² David Le Breton, « Les prolongements de soi », *La Mort et l'immortalité, Encyclopédie des savoirs et des croyances*, Paris, Bayard, 2004, p. 1555.

D. La copie psychique

À l'opposé de la copie physique, la copie psychique relève des traits de ressemblance *intérieurs* entre deux êtres, car ces traits concernent l'esprit, l'intelligence et l'affectivité. Le sujet crée, engendre, forme ou reconnaît une conscience sur laquelle il projette, en partie ou en totalité, ses traits psychiques. « À y regarder de plus près, le phénomène possède les mêmes attributs que le personnage⁵³ », comme Frankenstein et sa créature, selon Joël Malrieu, qui ajoute aussi que « le phénomène n'a aucune raison d'être en dehors du personnage. Après la mort de son créateur, le monstre de Frankenstein ne peut plus que se suicider⁵⁴ ». Le Double, qui n'avait au départ aucun trait d'identité commun avec le sujet, devient un prolongement de ce dernier au point de devenir une copie psychique, car il « représente la projection du personnage sur un Autre qui joue pour lui le rôle de miroir et de révélateur⁵⁵ ». Cette catégorie intègre, par exemple, les paires parent/enfant, créateur/créature et formateur/initié, où le Double obtient son identité psychique à partir d'un modèle.

E. La personnalité dédoublée ou la métamorphose

Un même corps abrite plusieurs personnalités qui prennent ou tentent de prendre le contrôle de l'individu pour le faire agir en fonction d'un psychisme différent. Il s'agit de cas de multiples personnalités, comme dans le roman *Le cas*

⁵³ Joël Malrieu, *Le fantastique*, Paris, Hachette, 1992, p. 103.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 102.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 108.

étrange du Dr. Jekyll et de M. Hyde de Robert Louis Stevenson, ou de possession, comme dans le roman *L'Exorciste* de William Peter Blatty. Les personnalités « ont généralement des goûts différents, des voix dissemblables, parfois des langues et des nationalités différentes [...] »⁵⁶, de même qu'elles peuvent être de sexe, de générations et de nature différents. Elles prennent le contrôle du sujet en alternance, de manière ponctuelle ou définitive, peuvent communiquer ensemble ou ignorer mutuellement leur existence. L'alternance d'une personnalité à une autre engendre parfois une transformation physique pour la représenter, comme dans le cas de figure du loup-garou, où le corps est altéré en totalité. La possession également « peut altérer à tel point les traits du visage que l'Autre, l'envahisseur, y transparaît »⁵⁷.

F. Le Moi dédoublé

La dernière catégorie présente une autre réalité dans laquelle le sujet est le même que son Double (identité physique et identité psychique identiques), à l'exception que les événements vécus par chacun diffèrent. Le sujet peut avoir connaissance d'un « Double correspondant à un autre moment de sa vie. En général, il s'agit du passé »⁵⁸, mais il peut aussi avoir connaissance de son Double futur. *Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban* de J.K. Rowling est un exemple où l'on peut retrouver les deux possibilités. Le Double, passé ou futur, possède une volonté qui ne peut être contrôlée par le sujet, même si son identité est la même, ce qui en fait une

⁵⁶ Pierre Jourde et Paolo Tortonese, *op. cit.*, p. 104.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*, p. 96.

seconde conscience. Le sujet peut aussi avoir un Double dans une réalité alternative. *Le talisman des territoires* de Stephen King rend bien cette conscience de deux réalités de la part des personnages. La rencontre entre eux n'est pas nécessaire, si un tiers personnage croise à la fois le sujet et son Double en voyageant à travers ces réalités, comme c'est le cas dans le roman de Stephen King.

4. Le vampire comme figure du Double

Le vampire pourrait-il être une figure du Double ? Denis Mellier définit le Double comme étant « une figure surpuissante qui, d'une certaine manière, peut se confondre avec la question même du fantastique⁵⁹ ». Parmi ses exemples de figures du Double, il nomme les « vampires qui transforment par la morsure leur victime en versions dégradées d'eux-mêmes, spectres qui rejouent leur vie dans le retour⁶⁰ ». Troubetzkoy inclut également le vampire comme une figure du Double, disant qu'il « est l'avatar et la figuration terrible du Double, car il est tout entier du côté de ce qui n'est pas, et qui vise à être aux dépens de tout ce qui est⁶¹ ». Mellier voit le dédoublement entre le vampire et la victime qu'il engendre, tandis que Troubetzkoy le voit entre un personnage et le vampire qu'il devient, un Autre troublant qui dépend de lui. Ces deux auteurs incluent donc le vampire comme figure du Double, mais dans des cas différents. Cependant, ce qui définit le Double chez Jourde et Tortonese

⁵⁹ Denis Mellier, *La littérature fantastique*, Paris, Seuil, 2000, p. 61.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ Wladimir Troubetzkoy, *op. cit.*, p. 49.

nous laisse douter de cette possibilité de considérer le vampire comme un Double. Ces différentes considérations guideront notre réflexion dans le chapitre suivant.

Bien que consciente que plusieurs récits littéraires se situent à la frontière du thème du Double et, qu'à ce moment, seuls le traitement du sujet et les indices présents dans le texte nous permettent de trancher quant à la présence du Double, c'est à l'aide des caractéristiques et des catégories mises ici en relief que nous tenterons de saisir cette figure protéiforme qu'est le Double et que nous nous interrogerons sur la pertinence de faire du vampire une incarnation supplémentaire du Double. Si « la multiplicité des formes littéraires du double correspond à toutes sortes de rêveries sur le devenir-autre, la métamorphose, les états-frontaliers⁶² », il faut bien voir que les récits qui rendent compte de la transformation d'un être humain en vampire nous amènent justement à réfléchir sur le devenir-autre, la métamorphose et les états-frontaliers. C'est ainsi que nous tenterons de voir, dans le chapitre suivant, si cet Autre qu'est le vampire peut ou non incarner une figure du Double.

⁶² Pierre Jourde et Paolo Tortonese, *op. cit.*, p. 13.

CHAPITRE II

LE VAMPIRE EN TANT QUE DOUBLE

Considérant les nombreuses variantes existant d'une œuvre à l'autre lorsqu'il est question du vampire, nous croyons essentiel d'analyser plus d'un roman présentant cette figure bien connue du fantastique. Les caractéristiques du vampire ont changé depuis ses premières manifestations et nous voudrions justement vérifier si ces changements peuvent influencer notre réflexion quant à savoir si le vampire peut ou non être une figure du Double. La première œuvre que nous allons analyser est *Carmilla* de Sheridan Le Fanu. Notre choix s'est d'abord arrêté sur ce roman parce que Bram Stoker s'en est inspiré pour écrire son œuvre phare, mais également parce que le roman présente un doute chez les personnages qui entrent en relation avec la vampire, qu'ils croient humaine au départ. Nous allons ensuite analyser le célèbre *Dracula* de Bram Stoker, qui a imposé les caractéristiques du vampire et servira de modèle à ses successeurs. Enfin, notre choix s'est arrêté sur une des œuvres d'Anne Rice, qui a renouvelé le personnage du vampire en l'humanisant. *La*

Reine des damnés nous a paru le choix le plus pertinent parmi les *Chroniques des vampires* de l'auteure, puisque ce roman donne l'explication de l'origine de ses vampires, qui en relief les raisons pour lesquelles le corps se métamorphose. Dans un premier temps, nous analyserons les caractéristiques mises en relief dans le premier chapitre, puis, en fonction de notre étude, nous chercherons à voir s'il est possible d'inclure le vampire parmi les figures et les catégories du Double.

1. Le vampire dans *Carmilla*

Le récit *Carmilla* est raconté par Laura, qui a fait la rencontre de Carmilla sous son identité de vampire au moment où un accident la jette sur la route et que son père accepte de la recueillir dans leur demeure. C'est lorsque Laura et son père voient le portrait de la comtesse Mircalla Karnstein, daté de 1698, soit cent cinquante ans plus tôt, que l'identité première de Carmilla est révélée. La ressemblance entre la comtesse et Carmilla frappe Laura. Elle affirme que « cette toile était l'effigie de Carmilla¹ » et que « rien n'y manque, même pas le petit grain de beauté sur sa gorge » (p. 73). La similitude physique entre la comtesse et Carmilla démontre de manière paradoxale que la vampire est un *autre* : alors qu'elle aurait normalement dû changer par le phénomène du vieillissement, elle est demeurée la même qu'au moment de son décès.

¹ Sheridan Le Fanu, *Carmilla*, Paris, Flammarion, 2007 (1872), p. 73. Les références ultérieures à cet ouvrage seront mises entre parenthèses, après l'extrait cité.

Le vampire partage le même corps que le sujet, dès le moment du décès de ce dernier, et en fixe les traits pour l'éternité. Qui plus est, le corps conserve « les teintes chaudes de la vie » (p. 129), comme s'il n'avait en rien changé. Cependant, le vampire est aussi *autre* que le sujet. Outre « la force extraordinaire » (p. 134) dont Carmilla est dotée, sa métamorphose en chat apparaît comme une particularité du changement physique qui anime le corps du sujet défunt, faisant du vampire un être aux capacités physiques différentes. C'est d'ailleurs, la nuit, sous la forme d'un chat que Carmilla se révèle à Laura et la mord. Lorsque le général Spieldorf, un ami de la famille, raconte l'histoire de la mort de sa fille, Laura en est perturbée, puisque cette histoire, « dans ses moindres détails, présentait une affreuse ressemblance avec [sa] propre aventure » (p. 124), à l'exception du prénom de la jeune fille hôte, appelée Millarca. La fille du général s'était aussi fait mordre par un animal ; elle « fut d'abord hantée par des rêves affreux, puis par un spectre qui avait tantôt l'apparence de Millarca, tantôt celle d'une bête aux formes indistinctes rôdant autour de son lit » (p. 115-116). Plus tard, lorsque Laura, son père et le général se rendent sur la tombe de la comtesse, Carmilla vient les rejoindre. L'identifiant comme étant Millarca, le général, une hache à la main, s'élance vers elle. La physionomie de Carmilla change alors : ses traits « subirent une altération brutale et prirent une expression horrible, tandis qu'elle faisait un pas en arrière, dans l'attitude d'un animal apeuré » (p. 125). Par son comportement, le général confirme qu'il s'agit de la même vampire que Millarca.

La métamorphose animale n'est pas la seule caractéristique nouvelle dont la vampire est dotée. En effet, boire le sang d'un être humain, chez le vampire, a la double fonction de le nourrir et de lui permettre de se reproduire, ce qui modifie le comportement qu'il avait de son vivant. « Tandis que, d'ordinaire, il va droit au but, maîtrise sa victime par la violence, et souvent même l'étrangle et la draine de tout son sang en un seul festin » (p. 132), il arrive que le vampire « [éprouve], à l'égard de certaines personnes, un attachement violent fort semblable à la passion amoureuse » (p. 132), ce qui l'amène alors à « [déployer] une ruse et une patience [...] par une cour habile et progressive » (p. 132), car le vampire « [aspire] à obtenir le consentement et à gagner la sympathie de sa proie » (p. 132). C'est ce qui se passe avec Carmilla. Dans cette perspective, elle couvre parfois Laura de déclarations et de démonstrations d'affection que cette dernière compare à celles d'un « jeune amant » (p. 62). Elle prononce alors des paroles telles que : « tu es mienne, tu seras mienne, et toi et moi nous ne ferons qu'une à jamais » (p. 62). Laura dit que ces manifestations extraordinaires d'émotions de la part de Carmilla « n'étaient que l'explosion temporaire d'une émotion instinctive réprimée » (p. 62). Cette émotion instinctive évoque la forme animale que prend Carmilla lorsque Laura la voit sous l'aspect d'un chat dont « les deux yeux énormes vinrent tout près de [son] visage » (p. 82) et qui reprend ensuite une apparence humaine féminine au bout de son lit. Mais ces manifestations renvoient aussi aux penchants homosexuels de Carmilla, qui éprouve des sentiments troubles pour Laura. Les traits physiques de Carmilla se modifient ainsi en fonction de ses envies sanguinaires ambivalentes envers Laura. La vampire

souhaite à la fois tuer Laura pour s'en nourrir et la transformer, comme lorsque Carmilla lui témoigne « une tendresse qui tournait à l'adoration, en même temps que d'une certaine horreur » (p. 61).

Les transformations qu'a subies le corps du sujet pour devenir un vampire après sa mort, ainsi que le comportement qui en découle, nous permettent de voir que le vampire est à la fois *même* et *autre*, ce qui introduit une perturbation de la « loi de différence », comme il se doit dans les cas de Double. Cependant, nous avons aussi établi que l'un des traits essentiels du Double est qu'il doive posséder une conscience autonome. Or, il peut sembler paradoxal de parler de conscience autonome dans un récit mettant en scène des vampires, puisque l'une des caractéristiques reconnues du vampire est le décès préalable du sujet. Mais c'est justement parce que le sujet est décédé, que la conscience qui occupe son corps est automatiquement autonome et indépendante, provoquant des agissements et des pensées particulières au vampire, dont le corps était devenu « objet » après la mort du sujet. C'est en effet le propre du vampire que de s'incarner dans le corps mort d'un sujet, que de devoir sa vie à une métamorphose, à une renaissance du corps premier, doté d'une conscience autonome, à la fois même et autre, puisque toujours en partie liée au sujet décédé (souvenirs communs, traits de caractère semblables, etc.).

Le souvenir est un élément essentiel qui rattache le vampire à son ancienne vie, que nous retrouvons en avant-plan dans *Carmilla*. Lorsqu'elle fait référence au jour

où elle est morte pour devenir un vampire, Carmilla prétend qu'elle garde le souvenir « de la grande faiblesse et des souffrances [qu'elle a] subies alors » (p. 70), puis elle compare son état actuel et sa vie humaine passée en affirmant à Laura, alors qu'elles assistent au passage d'un cortège funèbre : « nous sommes tellement plus heureux, une fois morts » (p. 64). Elle a donc conscience d'avoir déjà été en vie, de ne pas être *la même* qu'autrefois, comme en témoigne aussi cette confidence faite à Laura : « on m'a blessée ici, conclut-elle en portant une main à sa gorge, et je n'ai jamais plus été la même depuis lors » (p. 79). Carmilla serait ainsi devenue *autre* à la suite de la morsure qui a conduit à son décès et à sa métamorphose en vampire. C'est par cette métamorphose en vampire que la comtesse acquiert son Double, qui lui reste en partie lié.

Dès le début du récit, la prétendue mère de Carmilla insiste fortement sur le secret de son identité, disant au père de Laura que sa fille « ne révélera à personne qui [elles sont], d'où [elles viennent], et où [elles vont] » (p. 52). Elle avait également prié le général Spielsdorf de ne pas dévoiler son identité, alors qu'elle portait un masque lors d'un bal où ils s'étaient rencontrés : « si vous devinez à présent qui je suis (ou si vous deviez le deviner plus tard), je m'en remets, une fois encore, à votre sens de l'honneur pour n'en rien dire jusqu'à mon retour » (p. 62). Par la suite, nous voyons que Carmilla est réticente à parler de son passé à Laura : « elle manifestait une réserve toujours en éveil pour tout ce qui concernait elle-même ou sa mère, pour son histoire, ses ancêtres, sa vie passée, ses projets d'avenir » (p. 58). Ce secret au

sujet du passé de Carmilla empêche le rapprochement entre Carmilla et son identité première, soit la comtesse Mircalla Karnstein. Cependant, il prouve aussi que la vampire Carmilla reste liée à la comtesse qu'elle était de son vivant, puisqu'elle aurait pu tout simplement mentir sur ses origines plutôt que d'éviter de les mentionner. C'est le cas aussi en ce qui concerne son prénom. Afin de dissimuler son identité première, la vampire emprunte successivement des prénoms différents : Carmilla et Millarca, qui sont en fait des anagrammes de Mircalla, le prénom initial. Les nouveaux prénoms ainsi formés soutiennent l'idée que le vampire est à la fois même et autre, puisqu'ils demeurent liés au prénom d'origine.

La nature du lien entre le sujet et son Double est rarement explicitée lorsqu'il est question d'un vampire déjà transformé, puisque le sujet est alors décédé. C'est la métamorphose qui nous permet de constater les différences entre la personnalité du sujet et celle du vampire qu'il devient. Dans le cas de *Carmilla*, les personnages qui côtoient la vampire n'ont pas connu l'humaine qu'elle a été, de sorte qu'ils ne peuvent effectuer cette comparaison. La vampire provoque toutefois des sentiments opposés chez les personnages, par sa nature en partie humaine (son apparence et les relations qu'elle entretient avec les gens qu'elle parvient à duper) et en partie bestiale (ses capacités de transformation animale et son « horrible appétit de sang vivant » (p. 132)). Par exemple, Laura a du mal à cerner Carmilla, pour qui elle éprouve des sentiments contradictoires. Elle dit que « cette belle inconnue [lui] inspirait un sentiment inexplicable, [qu'elle était] "attirée vers elle", mais [qu'elle éprouvait]

aussi une certaine répulsion à son égard » (p. 56). Dans notre roman suivant, nous pourrons cette fois comparer certains des traits psychiques du sujet et du vampire, puisque nous assistons à tout le processus de transformation du personnage de Lucy, et que les autres personnages, par le biais d'un document sur la vie humaine de Dracula, sont en mesure de comparer les traits de personnalité de ce dernier.

2. Les vampires dans *Dracula*

Contrairement à *Carmilla*, le roman *Dracula* de Bram Stoker décrit plus d'un vampire : Dracula lui-même, autour de qui se déroule l'intrigue première, mais également Lucy, sa principale victime. Les autres personnages découvrent progressivement les caractéristiques de Dracula, tout en étant témoins de la métamorphose de Lucy en vampire.

La personnalité de Dracula ne peut être comparée à celle qu'il avait lorsqu'il était humain que dans la brève description du document du docteur Van Helsing, où il est révélé qu'à « cette époque, et même des siècles plus tard, on l'a considéré comme un homme supérieurement intelligent, rusé [, doté d'un] esprit supérieur et [d'une] résolution que rien ne peut ébranler² ». Il est ainsi le même qu'il était en tant qu'être humain. C'est par le biais du document de Van Helsing, qui prétend que la famille de Dracula entretenait des « rapports avec le malin » (p. 320) et avait eu accès

² Bram Stoker, *Dracula*, Paris, Pocket, 1992 (1897), p. 320. Les références ultérieures à cet ouvrage seront mises entre parenthèses, après l'extrait cité.

à des « secrets infernaux » (p. 320), que la transformation de Dracula en vampire est présumée. Afin d'expliquer l'aboutissement de cette transformation, le docteur Van Helsing croit qu'en Dracula « existèrent d'emblée de très grandes qualités » (p. 419), mais qu'un « principe vital a d'une étrange manière pris sa forme la plus extrême » (p. 419). Sa transformation en vampire a fait de lui un être à la fois même et autre. Avec le personnage de Lucy, nous avons cette fois l'occasion de voir une alternance entre sa condition humaine et son état de vampire pendant sa transformation.

Avant qu'elle ne devienne un vampire de façon permanente, Lucy subit une altération progressive de sa personnalité. La modification ponctuelle de son comportement et de ses traits physiques permet de constater qu'elle est à la fois *même* et *autre*. Pendant la métamorphose de son amie, Mina se rend compte qu'il y a « maintenant quelque chose d'étrange en [Lucy] » (p. 106) qu'elle ne comprend pas. De plus, en observant Lucy dormir, les personnages remarquent que ses canines semblent plus protubérantes qu'à son réveil, au matin. C'est par les différences psychiques et physiques que nous pouvons constater, en même temps que les personnages, que Lucy alterne entre deux identités. Par exemple, « quand elle tombait dans un état léthargique, elle arrachait les fleurs de sa gorge alors que, chaque fois qu'elle s'éveillait, elle les reprenait, comme pour y chercher protection » (p. 214). Après sa mort, Lucy n'est plus la même : elle est « Lucy Westenra, sans doute, mais combien différente de la Lucy vivante ! La douceur de ses traits était

devenue une expression de cruauté sadique, et sa pureté une expression de désir voluptueux » (p. 280).

Comme son prédécesseur Le Fanu, Stoker a affublé ses vampires de transformations physiques suffisantes pour prétendre qu'ils sont différents, tout en conservant le même corps. Les changements consistent en des capacités surnaturelles démontrées surtout avec le personnage de Dracula. Jonathan, que Dracula avait invité chez lui au tout début du récit, voit Dracula sortir de la fenêtre, située à quelques mètres sous celle de sa chambre, et « se mettre à ramper, tête en bas, le long de la paroi du château, au mépris de ce gouffre qui s'ouvrait sous lui » (p. 56), le comparant à « un lézard » (p. 57) qui « rampait comme une bête, avec son manteau qui flottait dans le vent, comme deux monstrueuses ailes animales » (p. 56). La transformation devient véritable lorsque Dracula prend la forme d'« une immense chauve-souris [volant] en cercles concentriques » (p. 131), mais aussi celle d'un chien : « au moment même où l'embarcation eut touché le rivage, un immense chien surgit de la cale, comme propulsé par le choc, bondit sur le pont puis se précipita dans le sable » (p. 113). En outre, Dracula « peut se transformer en loup » (p. 318), lorsqu'il souhaite se faire plus menaçant. Il peut également « varier de taille » (p. 318), ou même arriver « sous forme de grains de poussière » (p. 318), métamorphosant son apparence physique en totalité comme le faisait Carmilla. Lucy, quant à elle, ne prend pas une forme complète d'animal comme le fait Dracula, mais ses traits physiques et son comportement sont toutefois comparés à ceux d'une bête :

« elle recula, comme brûlée [par le crucifix], et le visage passa de la sensualité bestiale à la rage la plus effroyable » (p. 282). Les personnages qui se retrouvent en face de cette nouvelle Lucy ne savent même plus la nommer : « lorsque Lucy (faute de mieux, et puisqu'elle possédait sa silhouette, j'appelle ainsi la forme qui se tenait devant nous) nous vit, elle recula, avec un grognement furieux, comme une chatte surprise dans ses activités » (p. 281).

À ces modifications physiques s'ajoute aussi le besoin de sang, qui engendre un nouveau comportement. Dracula est toujours en partie humain, éprouvant les mêmes émotions : « moi aussi, je puis aimer » (p. 63), soutient-il. Il adopte un comportement social similaire à celui d'un être humain, mais à des fins différentes, ici se nourrir, le sang lui permettant aussi de se reproduire. Dès son arrivée dans la demeure de Dracula, Jonathan reconnaît « la lumière, la chaleur [et] la courtoisie du comte » (p. 34), mais ce comportement a pour fins de manipuler ses victimes, puisque sa condition de vampire l'oblige à se nourrir de celles-ci. Les modifications de son physique qui ont engendré chez lui le besoin de boire du sang ont donc modifié son comportement social. Nous pouvons voir que ce besoin entraîne chez lui, comme c'était le cas de Carmilla, des changements d'attitude brusques qui s'accompagnent de changements physiques, comme lorsque Jonathan dit que « jamais [il] ne [croit] avoir vu pareille menace sur des traits humains » (p. 75) alors que Dracula le surprend, endormi dans la bibliothèque. À un autre moment, alors que Jonathan essaie de se raser en se servant de son miroir de voyage, il se coupe parce que

Dracula le prend par surprise, apparaissant à ses côtés sans qu'il n'ait pu voir son reflet dans la glace. À la vue du sang de Jonathan, « ses yeux brillèrent, comme sous l'effet d'une fureur démoniaque » (p. 45). Puis lorsque Dracula touche par mégarde le crucifix de Jonathan, « en une seconde, son attitude changea : sa colère fuit si rapidement que [Jonathan se demanda] si elle avait vraiment existé » (p. 45). Jonathan en vient à parler de métamorphose lorsque le Comte manifeste « une force de géant » (p. 62) qui ne va pas de pair avec son apparence d'homme âgé.

Dracula est aussi doté d'un pouvoir que nous n'avons pas vu chez Carmilla : il s'agit de la capacité de posséder des êtres, que ce soit des animaux, puisque Dracula « détient le pouvoir de contrôler les loups » (p. 48), ou bien des êtres humains, comme le personnage de Reinfield. Ceux-ci agissent alors sous l'influence de Dracula. Cette capacité de contrôle se remarque également dans les objets qui environnent Dracula : à « chaque fois qu'il parle de sa maison, d'ailleurs, il dit "nous", s'assimilant ainsi entièrement à elle » (p. 49) ou encore, lorsqu'il se déplace en Angleterre à bord d'un bateau, « le navire avait trouvé le port, sans que nul le conduisît » (p. 113). Ces objets n'ont pas de conscience propre, mais le fait que les personnages reconnaissent des similitudes entre Dracula et les lieux qui l'environnent marque l'idée que le corps de Dracula n'est pas une limite qui définit son être. En outre, cette capacité psychique de Dracula nous apparaît comme un palliatif à ses faiblesses. En effet, en plus d'être incapable d'agir le jour, le vampire, de par son état

monstrueux, ne peut s'entourer de serviteurs susceptibles d'assurer sa protection, ce que deviennent les loups et Reinfield lorsqu'ils sont sous son contrôle.

Un autre apport de Stoker à la figure du vampire est que son personnage de Dracula « ne projette pas d'ombre et, comme Jonathan l'a observé, ne se reflète pas dans le miroir » (p. 318). Il en est d'ailleurs de même pour les trois femmes vampires, qui « ne projetaient pas d'ombre sur le sol » (p. 60). C'est peut-être pourquoi Dracula ne possède aucun miroir « dans aucune pièce, pas même une petite glace sur [la] table de toilette » (p. 37) d'un éventuel invité. Il peut s'agir d'une astuce pour éviter que Jonathan ne soupçonne sa véritable nature. Ce nouvel élément, qu'on ne retrouvait pas dans *Carmilla*, nous a amenée à nous interroger sur le fait que le mort, ici représenté par le vampire et, donc, le Double, peut être lui-même un reflet, à la lumière de ce qu'en disent Jourde et Tortonese : « L'une des plus anciennes formes de double, c'est celui qui m'habite et qui deviendra le mort. [...] Le mort n'a pas de reflet car il est le reflet³ ». Si Dracula est devenu un Double lors de sa métamorphose en vampire, il ne peut pas lui-même avoir de Double, que ce soit son reflet dans le miroir ou même une ombre.

Ces changements psychiques et physiques, de Dracula et de Lucy, qui partagent le même corps que le sujet qu'ils étaient de leur vivant, s'opèrent à partir du moment où ils se métamorphosent en vampire. C'est ce qui met en évidence la conscience

³ Pierre Jourde et Paolo Tortonese, *op. cit.*, p. 10-13.

autonome, indispensable pour animer le corps après le décès du sujet. L'alternance des traits physiques et psychiques de Lucy, plus particulièrement, nous permet de découvrir que deux consciences autonomes, aux volontés distinctes, habitent son corps pendant sa transformation progressive de l'état humain à l'état de vampire. La transformation en elle-même, à partir du moment de la première morsure jusqu'à la mort de Lucy, le sujet, est une alternance des deux états que les personnages associent au départ aux « crises de somnambulisme » (p. 105) auxquelles Lucy était sujette depuis toujours. Comme un somnambule, Lucy n'a plus conscience de certains de ses actes, qu'elle ne contrôle plus. Par exemple, au moment de la première « crise de somnambulisme » (p. 105) de Lucy depuis que Dracula l'a mordue, Mina constate que Lucy n'avait pas l'intention de sortir, puisque « peignoirs et robes étaient à leur place » (p. 126). Lorsqu'elle retrouve Lucy sur un banc dans un cimetière et la tire de son sommeil, Lucy, d'ailleurs, « ne comprenait pas, d'abord, où elle se trouvait » (p. 129), prouvant ainsi qu'elle n'était plus elle-même au moment où elle avait décidé de sortir. Mina détecte chez elle, quelques minutes plus tard, « un état de demi-somnolence » (p. 132) et ensuite, « en une seconde, elle redevint elle-même » (p. 132). Lucy a toutefois le souvenir de ce qui vient de se passer, racontant à Mina qu'avant que celle-ci n'arrive, « [son] âme jaillissait de [son] corps et [qu'elle flottait] dans l'espace. [...] Et puis, [elle subit] un sentiment déchirant comme si [elle se débattait] dans un tremblement de terre » (p. 137). Lors d'autres événements de même nature, Lucy dit à Mina que « tout [lui] semble sombre et horrible, car [elle ne peut] se souvenir de rien » (p. 151) de ce qu'elle a fait, comme si, cette fois, elle

n'avait pu être témoin de ses actes. Contrairement à une crise de somnambulisme où le sujet demeure toujours lui-même, l'impression de Lucy d'avoir été à l'extérieur de son corps, ainsi que l'absence de souvenirs lors des autres événements, montrent qu'une conscience indépendante de la sienne animait son corps pendant un moment.

L'identité nouvelle de Lucy est mise en évidence lorsqu'Arthur demande au docteur Van Helsing si c'est « vraiment le corps de Lucy ou un démon [qui a] pris sa forme » (p. 284) et que ce dernier lui répond que « c'est bien son corps, sans l'être, en même temps » (p. 284). Mais qui plus est, cette dernière réplique montre bien qu'il y a une perturbation de la « loi de différence », à l'instar des autres éléments que nous avons mis en relief et qui faisaient de la Lucy vampire un personnage à la fois même et autre. Après la mort de Lucy, les personnages font face à une nouvelle Lucy, qui « semblait en effet un cauchemar de Lucy, non Lucy au tombeau » (p. 284). Lorsqu'ils parviennent à tuer la vampire qui l'habite, Lucy « n'a plus rien d'un démon pervers, à présent, plus rien non plus d'un jouet dans l'éternité » (p. 289), ayant retrouvé les attributs physiques de l'humaine décédée qu'elle devait être, « avec son visage d'une douceur et d'une pureté sans égales [...] [et] les traces de douleur et les souffrances qu'elle avait endurées » (p. 288).

Avant la mort de Lucy, par le biais de l'alternance d'un état à l'autre pendant sa transformation, nous avons l'occasion de voir ce qu'elle éprouve envers le vampire qu'elle devient. Lucy a surtout peur du phénomène qui est en train de lui arriver :

« toute cette faiblesse arrive dans mon sommeil, à tel point que je viens à en craindre l'idée même » (p. 171). Elle implore Mina de « ne jamais souffler mot à personne, pas même à sa mère » (p. 129-130) de ce qui lui arrive, ne voulant pas « admettre que ses nuits agitées ont une cause bien déterminée » (p. 123). Tout comme pour *Carmilla*, il est plus évident de relever les sentiments qui habitent les autres personnages lorsqu'ils se retrouvent en face du vampire qu'elle est devenue : « Elle était [...] plus belle encore qu'auparavant » (p. 267) à leurs yeux en même temps qu'elle leur inspirait angoisse et horreur. Le personnage qui vit le plus cette dualité de sentiments est Arthur, qui était épris de Lucy. Malgré le fait qu'il sache que Lucy n'est plus la même, il est irrésistiblement attiré par elle, en même temps que le saisit « la haine que [lui] inspirait cette créature qui avait saisi la forme de Lucy sans rien conserver de son âme » (p. 284). Van Helsing reconnaît ses propres sentiments contradictoires envers Lucy, de même qu'en présence des trois femmes de Dracula auxquelles il se retrouve aussi confronté : « cette intolérable douceur qui épouvante autant qu'elle fascine » (p. 480) traduit de façon évidente les sentiments simultanés d'attirance et d'effroi provoqués par le vampire.

Dracula n'entretient pas de relation amoureuse avec Lucy comme c'était le cas de Carmilla avec Laura, mais n'en demeure pas moins suffisamment attirant pour parvenir à la mordre. Lucy, pour sa part, provoque cette même attirance chez les autres personnages, même s'ils ne reconnaissent pas du tout en elle les mêmes traits de personnalité que de son vivant. Les vampires d'Anne Rice, dont les rapports

affectifs sont aussi marqués que dans *Carmilla*, sont plus liés au sujet vivant qu'ils étaient, comparativement aux humains qu'ont été Dracula et Lucy, ce qui permet de mieux voir la continuité entre le sujet et son Double.

3. Les vampires dans *La Reine des damnés*

La Reine des damnés d'Anne Rice se centre sur l'origine du vampire, origine qui explique la raison pour laquelle les vampires de l'auteure sont caractérisés par des traits de personnalité humains, tels que la sensibilité et la morale. Cette origine apporte la lumière sur ce qui a provoqué les changements physiques et psychiques du vampire, tout en conservant des traits semblables au sujet qu'il a été.

L'origine des vampires d'Anne Rice nous permet de préciser la nature de ce qui se transmet pendant le processus de transformation. Il s'agit d'une entité, propre aux romans de l'auteure, qui s'est personnifiée. C'est d'Amel, un esprit possédant une conscience autonome qui, au moment où la Reine Akasha allait mourir, s'est fusionné à elle : « Le processus de fusion en a été amplifié et accéléré, et [le] sang [d'Akasha] a aussitôt irrigué [la] substance invisible⁴ » d'Amel. L'esprit a ainsi intégré un premier humain, la Reine Akasha, selon le processus suivant : « le noyau de l'esprit s'est fondu dans [sa] chair, de même que son énergie s'était déjà unie à [son] âme »

⁴ Anne Rice, *La Reine des damnés*, Paris, Fleuve Noir, 2004, p. 477. Les références ultérieures à cet ouvrage seront mises entre parenthèses, après l'extrait cité.

(p. 477). C'est cette fusion qui a donné naissance au vampire qu'est devenue la Reine Akasha.

Akasha « a été la première, et de tout temps [le] pouvoir [des vampires] lui a appartenu » (p. 42). L'esprit d'Amel se répand comme un venin, dans tous ceux qu'un vampire engendre depuis la fusion avec la Reine : « la partie invisible de cet esprit [...] s'étendait à l'infini » (p. 478) et c'est ce qui relie tous les vampires à Akasha, « comme des mouches dans une toile d'araignée » (p. 76). Puisque « le moteur premier [des] pouvoirs réside dans [le] corps » (p. 22) d'Akasha, sa destruction peut provoquer la mort des autres vampires, car « l'esprit qui l'habite [les] anime tous. Détruire l'hôte, c'est [les] anéantir » (p. 336). De cette façon, les vampires forment « une chaîne de sang ininterrompue » (p. 64), comme s'ils étaient tous fusionnés avec une part d'Amel, qui n'a plus de conscience propre. En effet, l'humain mordu conserve la sienne, qui se transforme et devient autre dès le moment de sa mort.

Nous pouvons déjà parler de conscience autonome et distincte dès le moment de la transformation, puisque le corps s'anime après la mort du sujet. Par la transformation, le corps se modifie tout en demeurant éternellement semblable. Le processus se répète à la suite de la morsure de la première vampire. La fusion d'Amel à Akasha a modifié le corps de cette dernière, et ainsi, les vampires engendrés à la suite de la Reine subissent la même transformation, comme si le phénomène de

fusion était transmis. Physiquement, bien qu'il puisse « encore passer pour un humain » (p. 12), le vampire n'est plus constitué biologiquement comme tel. Amel s'étant fusionné à la chair, il en « a transformé la substance même » (p. 414) et, par conséquent, cette nouvelle constitution fait en sorte que le corps du vampire ne vieillit plus, lui laissant conserver l'apparence « des humains aussi longtemps [qu'il erre] sur cette terre. Voilà où résident le miracle et la malédiction » (p. 416) : l'esprit d'Amel étant immortel, le corps du sujet l'est devenu aussi. Les facultés sensorielles du vampire sont aussi modifiées. Par exemple, lorsque Daniel devient un vampire, il a l'impression que « tout était si étonnamment différent » (p. 145) en regardant autour de lui. Il perçoit que « sa voix résonnait si étrangement [...] Même la texture de sa langue lui paraissait différente » (p. 146). L'esprit prête également à son hôte des capacités sensorielles manquantes. Maharet, qui s'était fait arracher les yeux lorsqu'elle était humaine, retrouve, après sa transformation en vampire, sa capacité de voir d'abord « de minuscules étincelles [fuser] dans l'opacité, puis les contours des objets [s'illuminer] par intermittence » (p. 489). Tout se passe comme si l'esprit prêtait ses principales caractéristiques à Akasha lors de sa fusion avec elle et par la suite, aux êtres qu'elle transforme en vampires et à leur lignée, comme c'est le cas de Daniel et de Maharet. Ces caractéristiques consistent en des pouvoirs surnaturels qui font du vampire un *autre* que l'humain qu'il a été. Ainsi, « les esprits lisent en nous. Par ailleurs, ils sont gigantesques et puissants : leur taille dépasse toute imagination, et ils se déplacent à la vitesse de la pensée » (p. 404). Telles sont les caractéristiques qui appartiennent aux vampires d'Anne Rice par la suite : les vampires peuvent lire

les pensées et se déplacer plus rapidement que ce que l'œil humain est capable de voir.

Amel est aussi à l'origine d'un comportement différent des vampires, découlant des nouvelles facultés dont ils sont dotés grâce à sa fusion originelle avec Akasha. Avant cette fusion, l'esprit « clamait qu'il aimait sucer le sang » (p. 407), s'affublant du surnom de « Amel le malin, celui qui transperce » (p. 406) et on lui reconnaissait également une forte envie d'habiter un corps humain. Il possède « désormais ce que de tout temps il a voulu. Il a la chair » (p. 415) depuis qu'il est en Akasha, mais ce n'est pas suffisant pour assouvir le goût du sang qu'il a provoqué chez la Reine et ensuite chez le Roi, qu'Akasha a engendré. Maharet, qui a le don de voir les esprits, peut « entendre l'esprit s'agiter inlassablement à l'intérieur [des] corps [de la Reine et du Roi]. [...] Il veut d'autres humains » (p. 480) afin de disperser la soif de sang trop forte qui habite maintenant le couple royal. En plus de ce besoin de sang, Maharet attribue certains agissements de la Reine à la présence d'Amel : « alors que dans sa fureur, elle cassait tout ce qui se trouvait sur son passage, nous comprîmes qu'elle agissait sous l'emprise d'Amel, car la force qu'elle déployait était surhumaine » (p. 482). Le besoin de sang a donné aux vampires un statut de « prédateurs » (p. 289), ce qui nous rappelle l'aspect bestial de Carmilla, de Dracula et de Lucy. La Reine, par exemple, « telle une bête affamée, [...] se jeta sur [Enkil, le Roi] et se mit à laper le sang qui lui couvrait la gorge et le torse » (p. 460).

Ses agissements ressemblent à ceux d'une « lionne du désert léchant le sang de sa proie » (p. 460) aux yeux de ceux qui assistent à la scène.

Ce qui crée la différence visuelle la plus marquante entre le vampire et le sujet qu'il était avant sa mort est que le vampire ressemble à une statue de pierre lorsqu'il demeure longtemps sans boire, de sorte que « plus il [boit] de sang et plus son aspect s'[humanise] » (p. 151). Boire du sang est donc nécessaire « non seulement pour les nourrir mais pour lentement les transformer » (p. 159). Cette transformation les rend aussi plus beaux. La Reine Akasha et le Roi, après leur transformation, avaient cette beauté aux yeux des vivants, ils étaient « semblables en tous points à ce qu'ils étaient auparavant, si ce n'était ce halo lumineux qui les entourait. Leur peau n'avait plus que l'apparence de la peau et leur esprit ne leur appartenait plus complètement » (p. 472). Ils étaient devenus des « monstres indestructibles aux formes humaines » (p. 88), donc d'apparence à la fois même (forme humaine initiale) et autre (beauté, bestialité et besoin de boire du sang).

Il en est de même pour les traits psychiques, qui subissent des changements à la suite de la métamorphose. Seul le nouvel état physique des vampires leur impose un changement dans leur mode de vie antérieur, puisque leur personnalité demeure la même : « après tout, j'étais comme ça de mon vivant, il y a deux cents ans » (p. 15), dit Lestat, dont « l'humain en [lui] affleure plus que jamais » (p. 11). Comme l'explique Maharet, « les restes de tout être vivant contiennent encore une parcelle de

vie. Ainsi, par exemple, les objets personnels d'un individu gardent quelque chose de sa vitalité, et il en est évidemment de même pour sa chair et ses os » (p. 373). C'est le cas d'Akasha, qui était aussi cruelle de son vivant que depuis qu'elle est devenue un vampire : « son cœur n'était qu'un désert de glace, son ardeur religieuse, un maigre feu qu'elle attisait constamment pour y réchauffer son âme transie » (p. 400). Chaque vampire se rappelle son histoire humaine, comme si sa condition de vampire était une continuité. Cependant, leurs nouvelles expériences ne les font pas progresser, comme s'ils demeuraient fixés éternellement au jour de leur mort : « aucun de nous ne change véritablement avec les années, [...] nous affirmons seulement les traits de notre personnalité » (p. 15). C'est le cas d'Akasha, qui, de son vivant, était horrifiée par les peuples qui dévoraient de la chair humaine et « entreprit de les détourner de cette coutume barbare » (p. 375) en les éliminant, mais lorsqu'elle devient un vampire, ce trait s'affirme. Elle devient encore plus cruelle qu'elle ne l'était, souhaitant éliminer tous les hommes de la terre afin de les punir de leur barbarie. Les traits de personnalité se sont donc affirmés et entraînent des comportements autres.

Les traits psychiques à la fois mêmes et autres, au sens de plus accusés, s'ajoutent aux transformations physiques, ce qui nous permet d'affirmer qu'il y a une perturbation de la « loi de différence ». Celle-ci figure chez Akasha et chez tous les autres vampires. Ils le reconnaissent eux-mêmes lorsqu'ils éprouvent des sentiments envers le sujet humain qu'ils ont été. Les vampires d'Anne Rice nomment « Transfiguration Obscure » (p. 130) le phénomène qui les transforme et traduit bien

leur sentiment envers l'humain qu'ils ont été, c'est-à-dire des êtres pouvant vivre à la lumière du jour. Cette transfiguration a engendré chez les vampires le regret de ne plus être humain, comme c'est le cas de Marius, qui éprouve « une haine demeurée enfouie en lui pendant des siècles, mêlée d'amertume, de lassitude et du regret de son état antérieur » (p. 43). Le Roi et la Reine « ont inoculé ce poison » (p. 487) qu'est Amel qui, comme tous les esprits, « [enviait l']enveloppe charnelle » (p. 382) des humains, créant ainsi un sentiment paradoxal chez le vampire, « qui tout à la fois aime et déteste l'enveloppe immortelle et invincible qui l'emprisonne » (p. 11). Nous retrouvons également cette ambivalence chez Armand, qui « renoncerait à l'immortalité pour vivre le temps d'une vie humaine » (p. 128), mais qui admet craindre profondément « qu'il n'y ait que le chaos après la mort » (p. 111). Les sentiments d'Armand rappellent que « le double est aussi lié au problème de la mort et au désir de survivre, amour de soi-même et angoisse de mort étant liés⁵ ».

Au-delà du désir d'immortalité, le vampire représente parfois les désirs profonds du sujet, ce qu'il souhaitait faire de son vivant et lui était interdit. Par exemple, lorsqu'Akasha accomplit un massacre par le biais de Lestat, ce dernier admet avoir « toujours voulu accomplir cet acte, [qu'il] en [avait] rêvé toute [sa] jeunesse ! Cette volupté de tuer, de tous les massacrer sans distinction » (p. 350). Le vampire est aussi ce que l'humain aspirait à devenir : « l'acteur mortel qui est arrivé à

⁵ Nicole Fernandez Bravo, « Double », dans *Dictionnaire des mythes littéraires*, sous la direction de Pierre Brunel, Paris, Éditions du Rocher, 1988, p. 490.

Paris il y a deux cents ans pour rencontrer la mort sur le boulevard aurait enfin son heure » (p. 16) de gloire, car Lestat est maintenant reconnu. Ceci dénote une liaison plus forte entre le sujet et le Double qu'il devient lorsqu'il se métamorphose en vampire.

4. Le vampire comme figure du Double

Par le partage du corps, qui est à la fois même et autre depuis sa transformation, le vampire demeure lié au sujet, tout en ayant une conscience autonome, ce qui nous permet de parler de lui comme d'un Double. Le corps de Carmilla, dans le roman éponyme, possède des particularités physiques dues à sa nature de vampire, qui sont nécessairement nouvelles par rapport à l'être humain que Carmilla a été. Son corps est ainsi doté de nouvelles capacités (transformation en chat et force physique), de nouveaux besoins (boire du sang pour se nourrir) et d'une nouvelle façon de se reproduire, alors qu'elle demeure, en même temps, éternellement identique, physiquement à tout le moins. Dans *Dracula*, les corps des vampires possèdent eux aussi des capacités physiques surnaturelles qui s'ajoutent à l'éternité de la ressemblance physique. La force physique, le besoin de sang et la capacité de se transformer en animal en sont les démonstrations. Les vampires d'Anne Rice conservent aussi leurs caractéristiques physiques. À défaut de se transformer en animal, comme Carmilla et Dracula, ils sont animés par un esprit qui s'est fusionné à leur chair et qui les fait agir tels des prédateurs ; l'esprit d'Amel a engendré chez eux

la soif de sang et la force physique. À la fois *même* et *autre* dans ses traits physiques, c'est par sa transformation en vampire que le sujet acquiert son Double.

La métamorphose en vampire nous permet de voir les similitudes et les différences entre les traits de personnalités de l'être humain et ceux du vampire qu'il devient. Ce que Carmilla devient après sa mort est en partie bestial, mais nous ne pouvons prouver que son état de vampire engendre une personnalité différente de celle du sujet premier, puisque nous n'avons pas suffisamment d'éléments sur la personnalité de Carmilla avant sa transformation pour comparer avec ses traits psychiques actuels. Nous pouvons cependant affirmer que la transformation du corps a engendré des agissements différents, puisque nécessaires à sa nouvelle condition, ce qui fait d'elle un être à la fois *même* et *autre*. Dracula présente, au contraire, des traits psychologiques que nous pouvons comparer à ce qu'il était et qui s'avèrent semblables, mais non identiques. Comme Carmilla, Dracula a un comportement différent et nécessaire de par sa nouvelle nature de prédateur, qui l'oblige à se nourrir de sang humain, ce qui est aussi le cas de Lucy. Dracula se voit toutefois octroyer la capacité nouvelle de manipuler les esprits et de donner vie aux objets qui l'entourent. Il en est de même pour Akasha et les autres vampires d'Anne Rice, qui ont le pouvoir de lire dans les esprits. Les nouvelles capacités physiques de ces derniers ont aussi occasionné un changement de comportement, comme leur beauté servant à mieux séduire leurs proies, ou encore leur puissance leur permettant d'accomplir ce qu'ils s'étaient toujours interdit.

Ces traits physiques et psychiques, qui sont à la fois *mêmes* et *autres*, nous permettent non seulement de voir que les vampires sont animés par une conscience autonome, mais qu'il y a bien une perturbation de la « loi de différence ». On peut donc dire à la fois de Carmilla, de Dracula, de Lucy et des vampires d'Anne Rice que leur métamorphose en vampire a fait d'eux des Doubles.

5. La place du vampire dans les catégories du Double

L'analyse de la figure du vampire dans les romans à l'étude nous a convaincue que le vampire trouve sa place parmi les représentations du Double. Cependant, il reste difficile de classer le vampire dans une seule des catégories que nous avons circonscrites au chapitre précédent.

Aucun vampire des trois œuvres analysées n'est une *copie* physique du sujet qu'il était de son vivant, puisqu'il s'agit du même corps, qui est emprunté et se métamorphose, alors que le terme « copie » renvoie plutôt à l'existence de deux corps possédant chacun une conscience qui lui est propre, comme dans le cas des jumeaux. Cependant, dans une autre perspective, nous pourrions considérer que, d'un vampire à un autre, des caractéristiques physiques sont transmises. Par exemple, dans le cas de *La Reine des damnés*, l'esprit qui s'est fusionné à Akasha est dans la chair de chaque vampire transformé à sa suite et ce qu'il a transformé dans le corps de la Reine est en quelque sorte *recopié* d'un vampire à l'autre.

Considérant que le vampire est le Double du sujet qu'il était de son vivant, la figure du vampire représentée par Carmilla ne nous permet pas de percevoir une reconnaissance du sujet dans le vampire qu'il est devenu, que ce soit par lui-même ou par un tiers, ce qui l'exclut de la catégorie de la copie psychique. Par contre, nous avons constaté que Dracula y correspondait, puisque ses traits d'esprit et d'intelligence demeurent les mêmes, tout en étant plus affirmés. En ce qui concerne la *Reine des Damnés*, certains personnages, dont Lestat, reconnaissent être devenus ceux qu'ils souhaitaient être de leur vivant.

La personnalité dédoublée, pour sa part, ne peut être vue que dans le roman *Dracula*. L'alternance entre la personnalité initiale de Lucy et celle du vampire qu'elle devient progressivement correspond à cette catégorie, puisqu'elle n'a plus ses agissements habituels. Nous constatons donc que, selon le traitement qui lui est donné, le personnage du vampire peut chevaucher plus d'une catégorie.

Les trois romans à l'étude nous ont donné l'occasion de constater que, malgré une métamorphose qui s'effectue de manière différente d'une œuvre à l'autre, c'est par cette dernière que le sujet devient Double. C'est de ce dédoublement entre le sujet et le Double qu'il devient, ici un vampire, que nous avons tenté de rendre compte dans le récit qui suivra, afin de prolonger notre réflexion.

CRÉATION

« L'ENQUÊTE DE 1888 »

Londres, 31 août 1888

L'inspecteur Frederick Abberline avança vers la caisse d'où provenait l'agitation. Quelqu'un, peut-être même un animal, y était enfermé. Son cœur battait jusqu'à ses tempes, sa gorge était sèche. Sa main, moite et tremblante, pointait un revolver devant lui. Il était trop vieux pour ça. Trop vieux pour s'introduire dans une planque sans en informer ses supérieurs, trop vieux pour parvenir à semer les hommes de main lorsqu'ils s'apercevraient qu'il était revenu sur ses pas. Il fit quelques enjambées prudentes en avant. On aurait dit que le bois de la caisse allait éclater d'un instant à l'autre, que les chaînes ne résisteraient pas, qu'un monstre allait surgir, s'incarner d'un cauchemar. Ce monstre sentait sa présence, il savait qu'il était tout près, comme s'il y puisait même de la force. Puis il y eut comme une explosion, l'inspecteur se sentit projeté dans les airs, frappé de toutes parts, jusqu'à ce qu'un sévère coup à la tête le plonge dans le noir. Ce fut à ce moment qu'il se réveilla en sursaut dans son lit.

Abberline était si sale et si mal en point à son réveil, qu'on aurait pu croire qu'il sortait de sa propre tombe. Son visage était pâle et rougi par endroits, ses yeux étaient cernés et sa tête menaçait d'exploser. Il se redressa lentement dans son lit, un goût de sang dans la bouche. Sa mâchoire était douloureuse. Il frotta du bout des doigts son menton mal rasé et remonta la main jusqu'à sa lèvre fendue. Tout à coup, la porte de sa chambre s'ouvrit à la volée et son ami, le Dr Thomas Bond, se dirigea vers la fenêtre d'un pas pressé.

- Ma maison n'est pas un hôtel, Fred. Il va falloir que tu te secoues ! dit-il en ouvrant les rideaux sans ménagement.
- Ferme ça ! ordonna l'inspecteur.

Abberline brandit les mains en avant pour essayer d'échapper à la lumière du soleil. Il se leva en claudiquant, tandis que Bond, exubérant comme à son habitude, s'affairait dans la chambre avec le plus grand bruit possible. Abberline s'attendait à un autre sermon au sujet de sa dépendance à l'absinthe, à un autre laïus au sujet des hallucinations que provoquait cette boisson prohibée, et peut-être même à se voir offrir une autre brochure décrivant ses terribles conséquences.

- Le sang n'est pas encore un symptôme, lui dit Bond. Mais bientôt, tu auras les lèvres ensanglantées à cause de cette cochonnerie.

L'inspecteur reçut une chemise au visage, suivie d'un veston qui tomba à ses pieds. Bond n'était pas l'homme le plus délicat et attentionné.

- Tu te souviens ce que tu as fait hier soir, au moins ? rajouta-t-il.
- Bien sûr que oui ! mentit Abberline.

Il se rappelait vaguement sa précipitation de la veille, où il s'était retrouvé vingt ans en arrière, à plonger sans couverture, à oublier le protocole, le temps de jouer les héros. Le meurtre sauvage de Martha Tabram, une prostituée mutilée à coups de couteau, l'avait conduit jusqu'à une bande de contrebandiers juifs dont Scotland Yard ignorait l'existence. Les deux affaires n'étaient pas reliées à première vue, mais l'intuition d'Abberline l'avait poussé à tâter le terrain au sujet de leurs activités. Les trois hommes planqués non loin de la poissonnerie de l'Essex avaient baissé leur garde, chassant l'ennui avec trop de boisson. Leur état d'ivresse était avancé. Il fut ainsi facile à l'inspecteur de s'infiltrer auprès d'eux quelques minutes, le temps de leur demander un verre d'absinthe en échange de quelques shillings. Les gens étaient plus bavards lorsqu'ils trinquaient. Les malfrats avaient parlé d'une cargaison spéciale qu'ils devaient surveiller. Ensuite, il n'était plus certain de rien. C'était là le problème... Les trois hommes avaient-ils eu l'impression qu'il posait trop de questions ? Avait-il vu cette caisse ? Était-il rentré chez lui pour revenir ensuite à la poissonnerie ?

- C'est encore plus horrible que pour Martha Tabram, il paraît... dit Bond en haussant les épaules, ayant peu d'espoir de voir un jour un cadavre dont l'état pourrait l'impressionner.
- Hein ?

Thomas Bond fronça ses épais sourcils en broussaille devant l'air interrogateur de l'inspecteur. Abberline n'avait pas l'habitude d'être aussi distrait, même au réveil.

- La pute qu'ils ont retrouvée cette nuit... Tu m'écoutais ? Warren a envoyé quelqu'un te chercher, c'est pour ça que je t'ai réveillé.

Alors qu'il boutonnait sa chemise, l'inspecteur fut observé de la tête aux pieds par son ami. Bond venait de se rendre compte qu'Abberline n'avait pas seulement pris une cuite : il s'était aussi battu, selon toute probabilité.

- Une autre pute ? demanda l'inspecteur, d'un air lassé.
- Égorgée et carrément éventrée cette fois-ci, spécifia Bond en croisant ses longs bras maigres sur sa poitrine.

Abberline espérait que cette victime n'allait pas l'éloigner de son groupe de contrebandiers trop longtemps. Et pour cela, il allait devoir informer son supérieur, Sir Charles Warren, des nouveaux éléments de la veille. Abberline prit son chapeau, s'empara de son carnet de notes et se dirigea vers la sortie.

- Tu devrais prendre un thé ou un café, suggéra son hôte en le suivant.
- Je te donnerai tous les détails du légiste si tu arrêtes de te prendre pour ma femme.

* * *

Sur Buck's Row, un attroupement impressionnant d'agents de police, de journalistes et de curieux barricadait la scène du meurtre à proximité de la poissonnerie de l'Essex. C'était trop près pour être une coïncidence. Avait-il croisé le chemin d'un meurtrier juste avant de rentrer la veille ?

- Circulez ! s'époumonait inutilement un agent, entre deux coups de sifflet.

Frederick Abberline se fraya un chemin à travers la foule, suivi par Tom Bullen, un journaliste de l'Agence Centrale de Nouvelles, qui lui marchait presque sur les talons et empestait l'eau de Cologne. Lorsqu'il put apercevoir la victime qui gisait au sol, il s'arrêta net. Plusieurs agents regardaient le spectacle en tentant inutilement de filtrer l'odeur d'entrailles avec leur mouchoir. Abberline crut un moment être véritablement en proie à des hallucinations. Il battit des paupières à quelques reprises, se ressaisit, puis s'agenouilla près de la victime.

- Qui est-ce ?
- Il s'agit de Mary Ann Nichols, inspecteur. Une prostituée assez connue dans le secteur, répondit le constable Neil. Elle se faisait appeler *Polly*.
- Un médecin est passé l'examiner ?
- Oui, le Dr Lewellyn. Il habite tout près. Je suis allé le chercher dès que j'ai vu le corps.
- À quelle heure est estimé le décès ? demanda Abberline.

Neil vérifia ses notes, auxquelles Bullen tentait de jeter un coup d'œil à la dérobée.

- Le sergent Kerby a fait sa ronde dans le coin à 3h15, où il n'a rien relevé d'inhabituel, répondit le constable. Le corps a été découvert à 3h40, par un dénommé... Charles Cross, qui se rendait au travail. On a interrogé les voisins, mais personne n'a entendu crier.

Abberline remarqua qu'un peigne, un mouchoir et un bout de miroir brisé se trouvaient à côté de la victime, près d'une de ses poches. Il pointa ensuite son doigt vers la gorge, qui avait été tranchée.

- Elle a probablement été tuée ailleurs et déplacée ensuite ici, vu la quantité de sang.
- Vous voulez dire qu'il en manque ? demanda Bullen.
- Il y a l'équivalent d'un verre et demi seulement au sol, répondit Abberline.

L'inspecteur se redressa. Cette scène demandait toute sa concentration, malgré son mal de crâne. Il sortit son carnet de notes et un crayon. Ce meurtre, aussi horrible pouvait-il être, était un coup de chance : il allait pouvoir obtenir un mandat pour inspecter la poissonnerie sans avoir besoin de révéler sa présence la nuit du meurtre. Il jeta un coup d'œil en direction du bâtiment.

- C'est plus que ce qu'elle pouvait se payer, commenta Bullen.

* * *

Londres, 1^{er} septembre 1888

Thomas Bond détacha son regard du corps qu'il était en train de disséquer lorsqu'il entendit Abberline franchir la double porte de la morgue. Il était si excité de voir le rapport de son ami au sujet du meurtre de Buck's Row, qu'il laissa tomber son

scalpel. Le chirurgien baissa les yeux vers le précieux dossier qu'il arracha des mains de son ami pour le parcourir.

Pendant que Bond le lisait rapidement, Abberline jeta un coup d'œil au cadavre sur la table. Le misérable s'était noyé, vu l'état de sa peau. Les marques aux chevilles et aux poignets lui firent supposer qu'un poids lourd y avait été attaché. Classique règlement de comptes.

- Alors ? demanda l'inspecteur après un moment. Qu'est-ce que tu en penses ?

Le chirurgien s'était assis sur un tabouret et avait posé le dossier sur les jambes du cadavre. Contrairement à ses confrères de Scotland Yard, Bond n'avait jamais considéré les corps des défunts avec plus de respect que les meubles de sa maison.

- Langue lacérée, multiples contusions à la mâchoire, gorge tranchée, incisions en travers de l'abdomen... résuma Bond. D'ailleurs, les incisions au bas de l'abdomen sont particulières...
- C'est-à-dire ?
- Et bien... C'est violent, mais surtout précis comme coups de lame. Il l'a battue et lui a tranché la gorge, mais ensuite il a pris son temps pour la découper.
- Comme Martha.
- Non, pas comme Martha. Celle-là n'a pas de trace de sperme.

Abberline fronça un sourcil. Si c'était là l'unique différence, c'était plutôt curieux.

- Le Dr Lewellyn prétend que le meurtrier a des connaissances anatomiques. Qu'est-ce que tu en penses ?
- Un chirurgien ? s'étonna Bond, qui regarda à nouveau les descriptions dans le dossier. Un scalpel plutôt qu'un couteau, c'est possible, mais un homme instruit n'aurait jamais commis de tels actes.

Abberline trouva la réaction de son ami un peu vive ; il ne savait pas Bond aussi élitiste. Rien ne prouvait que Lewellyn ait tort, mais surtout, il n'avait pas parlé spécifiquement d'un chirurgien.

- Warren est de ton avis. Selon lui, aucun homme instruit ne peut avoir fait ça, encore moins un Anglais. Il veut que je regarde du côté des Russes.
- Un chirurgien russe ? demanda le légiste.

Cette insistance sur un chirurgien agaça Abberline.

- Ou un boucher, ou un tanneur... peut-être même un tailleur, lui suggéra-t-il.

Bond approuva d'un signe de tête. Il ferma le dossier et le tendit à Abberline.

- Je suppose que tu as fait semblant d'approuver que c'était un Russe ? lui demanda-t-il d'un regard malicieux.

Il connaissait bien Abberline et sa façon de toujours éviter les confrontations verbales. Bond n'était pas en mesure de conserver son sang-froid lorsqu'on était d'un avis différent, contrairement à Abberline, réagissant plutôt vivement. Il n'en admirait pas moins le calme légendaire de l'inspecteur.

- Tu me connais bien. Warren aussi. C'est pour ça qu'il s'est assuré de mettre McNaughten sur l'enquête.

Sir Melville McNaughten espérait depuis longtemps la démission de Charles Warren afin de le remplacer au département d'enquêtes criminelles de Scotland Yard. Abberline n'avait pas eu l'occasion de travailler avec son collègue et rival, mais ce gratte-papier ne lui posait pas particulièrement de problèmes.

- Bonne stratégie ! s'exclama Bond avec ironie. Le lèche-botte va dire exactement ce que Warren lui dictera ! Il a déjà des suspects ?

Abberline n'en savait rien. Il évita la question, s'inquiétant plutôt de trouver au plus vite ses propres suspects.

- Tu n'as rien d'autre à m'apprendre ? demanda l'inspecteur.

Le chirurgien avait maintenant un sac brun entre les mains, duquel il retira un sandwich. Il en prit une bouchée près du cadavre, sur lequel tombèrent quelques miettes.

- Hum... Tu as une idée pour le sang manquant ? demanda Bond, la bouche pleine.

Si, bien sûr qu'il en avait une idée ! Il n'attendait que son mandat pour retourner chez Essex. Il était tout près du meurtrier, il l'avait peut-être même croisé. Et cette caisse en bois qui avait explosé en même temps que sa mémoire...

- J'ai ma petite idée où chercher, confirma-t-il. Je crois qu'il n'y a pas que des entrailles de poissons dans le coin.

- Comment ça ? demanda Bond avec étonnement. Le corps n'a pas été déplacé après sa mutilation, pourtant.
- Quoi ?

Bond reprit le dossier et en sortit la photographie de Polly Nichols, qu'il glissa entre deux orteils du cadavre pour l'y faire tenir.

- Tu crois que si on l'avait transportée, ses organes auraient tenu en place comme ça, le ventre ouvert ? demanda-t-il en pointant l'abdomen sur la photo. Et je ne te parle pas de sa gorge ouverte, qui aurait normalement tracé un chemin ensanglanté... Ton coupable a fait tout le travail sur place, Freddy. C'est ça qui est intrigant : une grande quantité d'hémoglobine a été prélevée de la victime.

À en croire son ami, l'assassin avait emporté le sang avec lui. C'était à se demander lequel des deux souffrait d'une dépendance à l'absinthe.

* * *

Londres, 3 septembre 1888

Le corps avait été retrouvé dans le secteur des entrepôts de la Poissonnerie de l'Essex, des entrepôts de *Laines, Brown and Eagle*, et de l'usine *Schneider's Cap*, juste devant le porche d'entrée d'une dénommée Mme Green, qui n'avait rien entendu de particulier pendant la nuit du meurtre, pas même le transport des caisses

en bois que l'inspecteur avait pourtant vues, dont celle qui avait explosé. Abberline n'espérait que trop pouvoir examiner cette caisse, sur le devant de laquelle il avait remarqué un estampillage étrange. Ce symbole lui était revenu en tête la veille, lorsqu'il avait mélangé une petite dose d'arsenic à son absinthe.

Il y avait également une école tout près. Chaque endroit venait d'être fouillé et aucune trace du sang de Polly Nichols n'avait été reniflée par les limiers. Walter Purkiss, le directeur de la poissonnerie, avait même été interrogé deux fois. C'est ce que constata Abberline lorsqu'il feuilleta les dossiers qu'un agent lui remit en s'éloignant de l'endroit où le corps de Polly avait été retrouvé. C'était comme si rien de ce qu'il avait vu le soir du meurtre n'avait existé.

- Inspecteur ! Vous avez trouvé quelque chose ?

C'était ce fouineur de journaliste, Tom Bullen, qui semblait sortir de nulle part, comme s'il attendait Abberline depuis un moment. Bullen sentait encore l'eau de Cologne, à croire qu'il en mettait dans sa lessive. Il décrocha un crayon de son oreille et dégaina un calepin de notes sans attendre de réponse. C'était probablement visible dans le visage du policier qu'aucun indice ne se trouvait dans la poissonnerie et ses environs.

- Alors, on m'a dit que, selon vous, le meurtre de Polly est relié à celui de Martha. Qu'est-ce qui vous fait dire ça, inspecteur ?

Abberline fronça les sourcils, se demandant lequel de ses collègues avait pu divulguer le contenu de son rapport préliminaire.

- Tu les appelles par leur petit nom ? Charmant. J'ai une déclaration à faire, si tu veux la noter.

L'inspecteur sourit discrètement derrière sa moustache en voyant l'air de Bullen changer, comme s'il venait de tomber sur un magot.

- Depuis que les journalistes ont mis la population au courant des méthodes policières sur les empreintes digitales, les criminels sont devenus plus vigilants et portent désormais des gants. Fin de citation.

Bullen cessa d'écrire et roula des yeux en soupirant. Ce n'était pas la première fois qu'Abberline le narguait pour éviter de déclarer quoi que ce soit.

- Très drôle, inspecteur...

Abberline fit signe à ses hommes de rentrer avec les limiers. Il allait faire de même, contournant le journaliste afin de poursuivre son chemin, mais ce dernier se mit à marcher à ses côtés.

- Comme ça, vous n'avez trouvé aucune empreinte, si je comprends bien.
Vous avez une idée de l'endroit où la victime a pu être vidée de son sang avant d'aboutir ici ?

- J'ai pensé aller voir chez toi, j'allais justement chercher un mandat.

Tom Bullen rangea son crayon derrière son oreille et fourra son calepin dans le revers de sa veste. Les gens étaient moins nerveux pour parler lorsqu'ils croyaient faire une simple conversation.

- Vous savez, je pourrais vous être plus utile que vous croyez... Les journalistes enquêtent mieux que la police, parfois. Les putes le croient, en tout cas.

Ainsi, Bullen était parvenu à tirer quelque chose des prostituées. Abberline n'était pas très chaud à l'idée de marchander des informations, surtout avec Bullen. Mais cette enquête s'annonçait des plus difficiles et il n'avait encore aucun témoin oculaire pouvant décrire le suspect. Un informateur pourrait lui être utile.

- Les putes parlent d'un homme qu'elles ont vu en train de menacer Polly Nichols avec un couteau pour avoir son argent. La trentaine, cheveux bruns et taille moyenne.
- C'est tout ? demanda Abberline avec déception. Withechapel est le quartier où on retrouve ce genre d'individu à tous les coins de rue.
- À Withechapel, personne n'essaierait de voler une pute qui porte des haillons et à qui il manque la majorité des dents, inspecteur...

Il était vrai qu'il ne fallait pas être très malin pour s'en prendre à des femmes qui possédaient un bout de miroir brisé pour toute vanité. Mais ce n'était pas suffisant pour constituer le profil du meurtrier. Abberline s'arrêta près d'un café et posa les mains sur ses hanches pour faire face au journaliste. Si Bullen avait quelque chose d'intéressant à dire, mieux valait que ce soit maintenant.

- Je crois que le meurtrier de Martha Tabram est le même que celui de Polly Nichols, déclara l'inspecteur.

Abberline ne comptait pas en rajouter, se disant que de toute manière, si Bullen était au courant de ce fait, officiel ou non, il allait l'écrire dans son journal. Le journaliste ne reprit pas son crayon tout de suite, bien qu'il porta la main à son oreille. S'il voulait que l'inspecteur parle, il allait devoir lui révéler ce qu'il savait.

- Le même homme a menacé d'autres prostituées. Enfin, on croit que c'est le même, les descriptions sont tellement floues qu'on dirait une photo du *Daily Telegraph*... Les filles disent qu'il portait un tablier de cuir ensanglanté.

L'inspecteur, qu'aucun de ces vautours gratte-papier n'était jamais parvenu à faire parler, accepta pour la première fois de collaborer. Il tenait peut-être un indice intéressant avec ce nouvel élément, étant donné les descriptions complètement différentes des maigres dépositions recueillies jusqu'à maintenant. Bullen avait la réputation d'être futé, mais également de ne jamais avoir véhiculé des faussetés. Il était seulement un peu agaçant, comme une mouche qu'on ne parvient pas à chasser.

- Je crois qu'on a affaire à un meurtrier qui ne s'arrêtera pas à deux victimes, répliqua-t-il aussitôt.
- Merci, inspecteur.

* * *

Londres, 9 septembre 1888

L'inspecteur Abberline termina de lire l'article de Tom Bullen en première page du journal du matin. Le journaliste décrivait Annie Chapman, dont le corps avait été retrouvé la veille, vers 6h30, comme étant la troisième victime d'un tueur en série qu'il surnommait *Tablier de cuir* depuis l'édition du 4 septembre. Bullen n'avait pas mentionné les anneaux disparus aux doigts de la victime, mais il avait pris la peine de spécifier le foulard à bords rouges, les deux petits peignes et le sac au fond percé que la police avait trouvés près du corps. Abberline replia le journal et le déposa sur son bureau. Il frottait son lobe frontal de son pouce et de son index, en proie à un début de migraine, lorsqu'il entendit son supérieur traverser le corridor d'un pas furieux.

- Abberline, dans mon bureau ! cria Warren.

L'inspecteur s'exécuta, passant devant ses confrères qui le saluèrent de signes de tête compatissants. Le chef du département d'enquêtes criminelles avait les yeux encore plus globuleux que d'habitude.

- Le tablier de cuir, c'est une information qui a été vérifiée, oui ou non ?
demanda Warren sans faire de manière.

Il épongea son front dégarni d'un mouchoir et tira sur son col trop serré pour son double menton. Abberline l'avait rarement vu autrement qu'en colère, toujours en train de hurler comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de faire valoir son autorité.

- Quelques témoins l'ont vu, répondit Abberline.

- Et pourquoi, selon vous, le meurtrier « en série », pour vous citer, aurait laissé son tablier incriminant près de la dernière victime ?
- Le Dr Phillips a confirmé qu'il s'agissait du sang de la victime sur le tablier, monsieur. Nous n'avons encore aucune preuve...
- Vous n'avez aucune preuve, inspecteur ! Comment avez-vous pu donner votre opinion à un journaliste à ce moment-ci de l'enquête ? hurla Warren.

Les agents de Scotland Yard semblaient s'être arrêtés pour mieux écouter les réponses de leur confrère. Seul le téléphone du commissariat ne déroutait pas. Abberline était aussi calme et posé que d'habitude.

- C'est Tom Bullen lui-même qui m'a donné l'information du tablier de cuir.

De ses gros doigts noueux, Warren s'empara d'une copie du journal sur son bureau et la tendit en direction de l'inspecteur.

- Et par le fait même, vous avez confirmé qu'on n'en savait rien et que l'information était pertinente ! cracha-t-il.

Il fit claquer le journal sur son bureau lorsqu'il le laissa retomber.

- Vous savez combien de lettres signées *Tablier de cuir* nous avons reçues ? Combien de tabliers de cuir on trouvera maintenant à tous les coins de rue ? On va perdre un temps précieux à de fausses pistes, et pendant ce temps, ce cinglé de Russe va nous échapper !

Abberline ne releva pas l'accusation non fondée de son supérieur. Il se garda également d'affirmer que l'assassin les narguait en laissant un tablier près des lieux du crime, probablement pour faire passer un message au sujet de l'incompétence de la police. Selon lui, le meurtrier n'avait rien à voir avec l'homme que les témoins avaient vu et il cherchait à le leur montrer. Il se contenta de dépoussiérer le rebord de sa veste et s'apprêta à quitter le bureau.

- Je vous interdis de dire quoi que ce soit de plus à ce Bullen, ordonna Warren. Comme ce n'est pas dans vos habitudes de parler aux journalistes, je vous laisse sur l'enquête, mais vous veillerez à lire les rapports de McNaughten et à diriger votre investigation vers ses trois suspects.

L'inspecteur allait tourner les talons, mais un détail l'arrêta. Posant les mains sur le dossier de la chaise en face du bureau, il fronça un sourcil, le regard interrogateur.

- Michael Ostrog est le seul des trois à être d'origine russe, monsieur. Selon vous, il s'agit du suspect numéro un ?

Warren gratta l'un de ses favoris, puis s'affaira dans des dossiers étalés devant lui, plus pour s'occuper les mains et éviter de regarder son employé que pour véritablement chercher quelque chose. Ceci aiguïsa davantage la curiosité de l'inspecteur. Son supérieur savait quelque chose qu'il tentait de lui cacher.

- Vous n'êtes pas sans connaître nos rapports politiques avec la Russie, qui...

- Quel lien voyez-vous entre la politique et le meurtre de prostituées ?
demanda Abberline.

Quelques plaques rouges apparurent près des tempes et dans le cou de Warren, qui se sentit attaqué directement.

- Vous feriez mieux d'interroger de véritables suspects, inspecteur !
Classez cette affaire au plus vite, avant qu'elle ne prenne une ampleur politique qui vous échappe !

Abberline trouva que Warren était un peu trop sur la défensive. Peut-être avait-il eu recours aux services de l'une des prostituées ? Le veuf pourrait dire adieu à sa carrière si le moindre bruit venait à courir à ce sujet. Une chose était certaine pour l'inspecteur : son supérieur cachait une implication de près ou de loin dans cette affaire et son aversion pour les Russes ne faisait qu'embrouiller l'enquête.

L'inspecteur approuva d'un signe de tête et ouvrit la porte. Plusieurs regards se détournèrent rapidement lorsqu'il arpenta le corridor en direction de son propre bureau. Il laissa la porte ouverte et s'assit devant sa pile de dossiers. Le rapport du Dr George Bagster Phillips, le légiste qui s'était occupé du corps d'Annie Chapman, y avait été déposé. Quelqu'un s'arrêta sur le seuil de la porte.

- J'ai interrogé une certaine Elizabeth Stride, qu'on surnomme *Long Liz*, inspecteur. Elle a vu un homme en compagnie de Chapman, vers les 5h30. J'ai mis le rapport avec les autres...
- Merci, sergent Baxter.

Abberline n'avait pas pris la peine de se retourner vers son interlocuteur, qui finit par disparaître. Il sortit une gourde de métal de son tiroir et engloutit quelques gorgées. L'interrogatoire dont Baxter parlait ne disait rien de particulier : selon cette prostituée, le suspect avait la quarantaine, était vêtu de noir et l'expression *apparence étrangère* était soulignée deux fois. Le rapport du médecin légiste, par contre, mettait en lumière des distinctions dans le mode opératoire de l'assassin. Les intestins d'Annie Chapman avaient été enroulés autour de son cou et un organe avait été retiré : la matrice. Tout comme pour Polly, il y avait peu de sang sur le lieu du carnage. Et pourtant, sauf en ce qui concernait Martha, le meurtrier découpait le corps là où on pouvait rapidement le trouver.

Dans ses notes personnelles, Abberline relut celles qui décrivaient le mode opératoire du meurtrier qu'il avait élaboré jusqu'à maintenant et en rajouta quelques-unes. Le carnage ainsi exposé laissait croire à l'inspecteur que le meurtrier narguait la police, comme il en avait déjà émis l'hypothèse. Si le meurtrier avait l'intention de laisser un message, quel était-il au juste ? Abberline revit le symbole sur la caisse de bois. Était-il d'origine russe ? Regardant la photo du cadavre d'Annie Chapman, prise sur Hanbury Street, il remarqua un trou insolite dans le cou de la victime, que les intestins n'avaient pas dissimulé, et d'où s'échappait un mince filet de sang.

* * *

L'inspecteur Abberline semblait perdu au milieu d'une pile de livres et de dossiers divers, tellement son bureau était encombré, lorsque Thomas Bond l'y trouva. Les lampes étaient éteintes partout dans la maison. C'était à se demander comment Abberline pouvait y voir quelque chose.

- Tu m'as entendu et tu as décidé de faire semblant de travailler, ou bien tes fesses n'ont tellement pas bougé de ce fauteuil que tu ne t'es pas rendu compte que la nuit était tombée ?

Frederick Abberline leva les yeux vers son ami. Il distingua sa silhouette, faiblement éclairée par la lumière diffuse du lampadaire extérieur qui traversait la fenêtre. Bond s'avança et craqua une allumette, qu'il approcha de la lampe à l'huile.

- J'ai planché toute la journée sur cette affaire.

Thomas Bond inclina la tête et fronça les sourcils en lisant le titre d'un ouvrage. Un large sourire moqueur s'afficha sur son visage.

- *Le vampire, La fiancée de Corinthe, Carmilla...* Tu as aussi Ferdinand et la créature de Frankenstein dans ta liste de suspects ?

Un peu gêné, l'inspecteur dissimula inutilement ses lectures fantastiques sous un des dossiers.

- Je voulais seulement vérifier une théorie, se justifia Abberline.

Bond s'empara du verre de son ami et le renifla.

- Tu as ajouté de l'arsenic dans ton absinthe ? Je me demande pourquoi j'ai eu le malheur de te dire que ce poison avait des vertus aphrodisiaques. Tu as toujours des problèmes à ce niveau ?

Abberline reprit le verre des mains de Bond, à qui il jeta un regard peu amène, puis le reposa sur la table. Avant que son ami ne mentionne le congé de sa femme qui traînait en longueur pour ajouter d'autres moqueries, l'inspecteur décida de lui confier sa théorie.

- Tu te rappelles les deux entailles dans le cou d'Annie Chapman, juste en dessous de sa gorge tranchée ? Le meurtrier les a dissimulées avec l'intestin. La gorge tranchée de Polly Nichols cache probablement une des entailles. On en a retrouvé une juste au-dessus, tandis que M...
- *Probablement ?* demanda Bond, l'air de douter de l'état mental de son ami.
- L'hypothèse se tient quand on pense au sang manquant.

Abberline se leva et fit quelques pas pour se dégourdir les jambes. Il se mit à gesticuler pour ajouter à ses explications sur la façon dont Tablier de cuir aurait pu procéder.

- Il commence par mordre la victime, tu vois... Il aspire le sang, il la laisse tomber au sol, il tranche sa gorge pour qu'on croie que la victime est morte de cette façon et, ensuite, il déchire sa robe et la découpe. Nul besoin de se déplacer. Le vampire est discret et rapide, on peut difficilement imaginer à quel point.
- Toi qui disais que Warren excluait à tort les Anglais, de même que les hommes instruits, il me semble que tu exclus la race humaine en entier, Fred. Ce n'est pas un peu excessif ?

L'inspecteur se rendait bien compte de l'absurdité de son hypothèse surnaturelle, raison pour laquelle il aurait préféré ne pas en parler au médecin légiste. Il soupira, se demandant comment il avait pu en arriver à s'en remettre à de la fiction.

Bond préféra ne rien ajouter, se disant que son ami était simplement dépassé par les événements et reviendrait bientôt à la raison.

- Tu voulais me montrer quelque chose, non ? lui demanda-t-il.

Abberline se gratta la nuque et pointa une enveloppe ouverte près de la bouteille d'absinthe. Ce courrier que la police avait reçu était la raison pour laquelle il avait donné rendez-vous à Bond en soirée.

- On reçoit tout un tas de lettres depuis que Bullen a trouvé un surnom au meurtrier. Ils se font tous passer pour lui, ce qui pose problème.

À l'aide d'un mouchoir, Bond sortit la lettre de l'enveloppe en la manipulant avec précaution. Il tentait davantage d'éviter de se tacher que d'y laisser des empreintes. Même si le sang était apparemment sec, l'odeur cuivrée se dégageait fortement du papier et montait à la gorge.

- C'est dégoûtant, dit Bond après sa lecture.

- Venant de toi, cette remarque a encore plus de poids, commenta Abberline. Bref, celle-ci a retenu l'attention de Warren, à cause du « Cher Patron » en début de lettre. Il est persuadé qu'elle s'adresse à lui, ce que je trouve assez particulier.

Cher Patron,

J'ai entendu dire que la police voulait m'attraper, mais ils ne l'ont pas encore fait. J'ai ri lorsqu'ils se sont cru si habiles et ont prétendu être sur la bonne piste. Cette plaisanterie sur Tablier de Cuir m'a fait faire une crise. Je suis sur le dos des putains et je ne m'arrêterai pas de les éventrer jusqu'à ce que vous m'ayez bouclé. Le dernier ouvrage était du grand travail. Je n'ai pas laissé le temps à la dame de crier. Comment peuvent-ils m'attraper, maintenant. J'aime mon travail et je veux recommencer. Vous entendrez bientôt parler de moi et de mes amusants petits jeux. J'ai gardé un peu de cette matière rouge dans une bouteille de bière rousse après mon dernier travail pour vous écrire, mais c'est devenu aussi épais que de la colle et je ne peux pas l'utiliser. L'encre rouge est suffisante, j'espère ! Ha ! ha ! Le prochain travail que je ferai, je couperai les oreilles de la dame et je les enverrai aux officiers de la police juste pour vous amuser un peu. Gardez cette lettre de côté jusqu'à ce que j'aie fait un peu plus de travail, ensuite vous pourrez l'utiliser comme il faut. Mon couteau est si affûté que je veux me mettre au travail tout de suite dès que j'en aurai la chance. Bonne Chance.

Cordialement

Jack l'Éventreur

Ne me trouvez pas de nom de métier.

PS : Je ne pouvais pas poster ceci avant de m'être débarrassé les mains de cette encre rouge. Pas de chance, donc. Ils me disent docteur, à présent. Ha ! ha !¹

L'inspecteur pointa l'index sur la signature pour la faire remarquer à Bond.

- Jack l'Éventreur ? s'étonna le légiste. Il n'aimait pas son autre surnom ?
- Il aurait tout aussi bien pu s'appeler John Smith. Il prévoit trancher les lobes d'oreille de la prochaine victime, ajouta Abberline.

Le légiste fronça les sourcils en relisant plusieurs fois la lettre. *Cher Patron* en était le titre, comme l'avait souligné Abberline, ce qu'il trouvait plutôt curieux.

- Il tient à une bonne publicité, de toute évidence.

Bond n'avait rien de plus à ajouter, quelque peu frustré de ne pas trouver d'élément pertinent, comme s'il avait voulu récolter le mérite d'être celui qui trouverait l'indice capital menant la police sur la bonne piste.

- Il l'aura, parce que la lettre sera affichée partout par Scotland Yard, au cas où quelqu'un reconnaîtrait l'écriture, dit l'inspecteur.
- Et Neil Cream ? Bullen dit dans ses articles que c'est le suspect numéro un, non ?

Abberline reprit son verre et le termina d'une traite. Il refusait de croire que le meurtrier était sur la liste de cet idiot de McNaughten, liste que Warren l'avait obligé à dépouiller et que Bullen avait évidemment publiée.

¹ Traduction libre de la véritable lettre attribuée à Jack l'Éventreur. La version originale est en annexe.

- Neil Cream était en prison au moment des meurtres de Tabram et Nichols, j'ai vérifié. Seulement, il était enregistré sous un pseudonyme, donc je n'ai aucune preuve de sa non culpabilité, sinon la description de ses anciens colocataires de cellule.

Thomas Bond rangea la lettre dans l'enveloppe et jeta ensuite son mouchoir dans la corbeille de papier. À voir combien son ami était déçu, il n'en était que plus déterminé à lui venir en aide, sans savoir comment.

- Et les autres suspects, tu en es où ?

Lorsqu'Abberline se rassit, Bond s'affala dans un fauteuil et se servit un verre à son tour.

- J'ai éliminé John Druitt. C'était un avocat qui n'a rien à voir avec le profil du meurtrier. Avec les billets de train retrouvés dans ses poches, j'ai pu prouver que les endroits où il se trouvait peu de temps avant les meurtres indiquent qu'il ne pouvait être sur place au moment où ils ont été commis.

Ce que l'inspecteur omit de dire, c'est que ces billets ne prouvaient pas hors de tout doute que c'était Druitt qui s'en était servi. Bond se mit à réfléchir en sirotant son verre. John Druitt. Il se rappelait que ce dernier avait fait la manchette des journaux lorsque ses employeurs avaient découvert son amour un peu trop intense pour les enfants. L'idée le fit grimacer. Il lui semblait que l'état des cadavres de l'Éventreur était de meilleur goût à côté d'un comportement de la sorte.

- Avocat ou pas, n'oublie pas que les autopsies n'indiquent pas que le meurtrier a obligatoirement des connaissances chirurgicales, dit-il.

Bond revenait encore sur ce détail, à croire qu'il allait en faire sa nouvelle obsession.

- Si tu peux prouver qu'il n'en a pas, ça éliminerait Ostrog, le chirurgien fou de la liste de McNaughten. C'est le seul Russe de la liste, Warren a un faible pour lui, ironisa Abberline.

Bond sourit à ce commentaire. Il aimait bien lorsque l'inspecteur se laissait aller à des remarques de la sorte, ce qui le déridait de son air perpétuellement grave. Il avait envie de lui rappeler son hypothèse de succion de sang pour le taquiner.

- Parlant de ton *Cher Patron*, tu as élucidé le mystère concernant Warren ? Tu lui as découvert des crocs et un teint pâle ? Je vais devoir commencer à surveiller mes cadavres, au cas où l'un d'eux ne se réveille...
- Warren a des alibis pour les meurtres, dit Abberline avec sérieux, occultant volontairement la moquerie de Bond. Mais j'ai quand même appris quelques trucs intéressants à son sujet.

Sachant qu'il venait d'aiguiser la curiosité de Bond, l'inspecteur prit son temps pour maintenir le suspense. Le bureau était tellement encombré qu'Abberline dut changer quelques dossiers de place pour trouver celui qui contenait les informations au sujet de son patron.

- Voilà, c'est le dossier de Warren. Un article du *Star* datant du premier septembre. Bullen y a fait référence dernièrement et j'ai voulu le relire.

Bond repoussa le dossier avec impatience. L'alcool lui réchauffait à présent le sang autant que la curiosité.

- Tu peux me résumer ?
- Warren a fait l'armée, comme tu le sais, lança Abberline en tournant encore autour du pot. Dans cet article, il a fortement été critiqué, à propos du fait qu'il semble confondre soldat et policier.
- Et ?
- Et il a engagé des soldats qui ne savent rien du travail de la police. J'ai décidé de creuser et j'ai pu constater que, dès qu'il a obtenu son poste, il a embauché des soldats avec qui il a fait une expédition en Égypte en 1882, ensuite à Khartoum en 1884. Et tu sais ce que ces soldats ont en commun ?
- Ce sont des vampires ? plaisanta Bond.

Abberline haussa les épaules. Il termina le verre de Bond.

- Je te le dirai lorsque je le saurai.

* * *

Londres, 30 septembre 1888

Lorsqu'il ouvrit les yeux, Abberline ne reconnut pas sa chambre. La lumière du jour éclairait la pièce à travers une fenêtre crasseuse. Il cherchait ses vêtements, lorsque la porte s'ouvrit sur une femme portant un sac.

- J'ai fait comme d'habitude, ta femme ne se rendra compte de rien, lui dit-elle.

Elle lui sourit. Plutôt jeune et jolie. Abberline voyait quand même à son accoutrement qu'il s'agissait d'une prostituée. Cependant, non seulement il n'aurait pu dire son nom, mais il n'avait aucun souvenir de l'avoir rencontrée auparavant.

- Ma femme ? demanda-t-il.

Il prit le sac qu'elle lui tendait et y trouva ses vêtements tout droits sortis d'une blanchisserie.

- Oh, elle est encore en voyage ? Je suis bête, répondit la jeune femme.

Cette dernière s'assit près de lui, alors qu'il tâchait d'enfiler sa chemise. Elle devint plus câline, caressant sa cuisse en remontant vers son sexe d'un regard enjôleur. Abberline se redressa brusquement et enfila son pantalon en vitesse, ce qui contraria la jeune femme.

- Tu t'es écrasé comme une masse quand t'es arrivé aux petites heures du matin. Tu sais, ce n'est pas parce qu'on n'aura rien fait que ce sera gratuit, chéri !

Abberline n'arrivait pas à remettre ses idées en place. S'était-il enivré au point de perdre complètement la mémoire ? La jeune femme le vit en train de paniquer et fronça les sourcils.

- Depuis que ce tueur de putes est en ville, t'es pas revenu me voir, alors que t'avais promis de me protéger ! Ta foutue double vie va finir par m'arracher le cœur.

Elle se leva à son tour, prise d'une émotion qui fit couler ses larmes. L'inspecteur déglutit, la gorge sèche, se demandant si elle ne le menait pas en bateau. Il n'arrivait pas à croire qu'il avait pu tromper sa femme. Et avec une prostituée ? Tout ça ressemblait à une mauvaise blague qui pouvait considérablement compromettre sa carrière si quelqu'un venait à le savoir. Il trouva son insigne, son arme et son chapeau sur l'unique chaise de la chambre.

Sa bourse n'avait pas été vidée, contrairement à ce qu'il aurait pu croire. Il regarda à l'intérieur et décida de lui donner tout le contenu.

- Ne parle à personne de...
- Je sais, comme d'habitude, le coupa-t-elle en s'essuyant les yeux.

La jeune femme ne se fit pas prier pour prendre l'argent et le laissa quitter la chambre sans rien ajouter. Abberline vit qu'il était au 31, Bury Street. Il cala son chapeau sur sa tête, espérant qu'on ne le remarquerait pas. S'il avait monté les échelons aussi vite dans sa carrière, c'était en partie pour son tempérament droit et rationnel. Il ne buvait pas avant que sa femme ne quitte la maison au début de l'été. Sa carrière avait été un succès, vu tout le temps qu'il lui avait consacré au détriment de sa femme.

Les rues étaient étrangement agitées, ce qui ne présageait rien de bon. La lettre affichée avait probablement causé des remous. Il vit justement, sur son chemin, une copie placardée sur un mur. À côté de celle-ci se trouvait la une du *Times* de ce matin. Abberline demeura interloqué en voyant la date du 30 septembre. Il n'avait aucun souvenir des jours précédents. Il lui semblait que la dernière chose qu'il avait en mémoire était la visite de Bond. Il avait prévu fouiller le bureau de Warren, l'avait-il seulement fait ?

Abberline accéléra le pas. Il avait l'impression de se retrouver au beau milieu d'un cauchemar, d'une machination dirigée contre lui. Cette pute... et cette affaire sur laquelle il travaillait... et cet étrange sentiment d'être persécuté, comme une paranoïa, s'imaginant que Jack l'Éventreur le connaissait et s'en prenait à des prostituées pour s'adresser directement à lui. Il dut s'arrêter pour s'appuyer contre le bâtiment le plus près, accusant l'absinthe de ses maux.

- C'est de pire en pire...
- Inspecteur ?

Abberline se tourna vers l'agent qui l'avait interpellé.

- Vous revenez de la morgue ? demanda l'agent. Deux meurtres le même soir, comme vous dites, c'est de pire en pire. On aura bientôt une émeute, tout le monde est affolé.

L'inspecteur n'eut pas le temps de poser la moindre question que l'agent se mit à siffler en direction du rassemblement devant un café. Abberline rebroussa chemin pour se diriger cette fois vers la morgue, où on l'attendait sûrement.

Là aussi, c'était agité. Les couloirs grouillaient d'agents de police. Même McNaughten s'y trouvait, le saluant en touchant son chapeau neuf. Au contraire d'Abberline, malgré sa cinquantaine avancée, on lui aurait donné à peine le début de la quarantaine. Outre son ambition, son image paraissait son seul souci.

- Druitt ne perd rien pour attendre, Abberline, dit McNaughten avec arrogance, comme s'il venait d'inventer le cliché. Les billets de train ne prouvent pas que c'est lui qui a fait le voyage.

Abberline roula des yeux face à son entêtement à accuser le mauvais suspect. Apparemment, McNaughten n'avait pas considéré son rapport. Il n'était pas le seul à s'obstiner, puisque l'inspecteur retrouva son ami Thomas Bond en train de se disputer fortement avec le légiste George Bagster Phillips.

- Ce n'est pas parce que vous êtes aussi incompetent que le tueur que vous pouvez faire de lui un expert en chirurgie ! s'emporta Bond.
- Vous n'avez aucun droit de donner votre avis sur cette enquête ! vociféra Phillips.

Bond aperçut Abberline qui franchissait les portes battantes.

- Dis-lui, Fred ! Les organes ont été prélevés, pas opérés ! N'importe quel idiot peut arracher des organes, même toi !

L'inspecteur arqua un sourcil, surpris de cette insulte peu subtile.

- Le docteur Bond n'est pas censé être mêlé à cette enquête, mais à ce que je vois, il a eu accès à tous les rapports, laissa traîner Phillips comme une menace à l'endroit d'Abberline.

Bond se ficha éperdument de cette remarque. Il était tellement aveuglé lorsqu'on lui donnait tort, qu'il aurait parié sa carrière, peu importait les conséquences.

- Je vais vous prouver que j'ai raison, et vous pourrez rendre votre licence, Phillips !

Abberline regarda en direction du docteur Frederick Gordon Brown, affairé sur le cadavre le plus amoché. Ce dernier demeurait silencieux, gardant son sang-froid.

- Il opère vite et dans le noir, renchérit Phillips. Vous avez vu les paupières sur l'autre cadavre ?
- Ah, parce qu'on vous a appris à opérer dans le noir, vous ? répliqua Bond avant de se tourner vers Abberline à nouveau, qu'il détailla rapidement de la tête aux pieds. Tiens, tu as fait ta lessive, ce matin ?

Le changement de sujet brusque de Bond surprit Abberline, qui baissa les yeux sur ses habits. Il vit ensuite partir son ami en trois enjambées vers la sortie. Bond avait une façon bien à lui d'avoir le dernier mot.

Phillips se renfrogna et se mit à griffonner dans son rapport.

- Vous me mettez aux faits ? demanda l'inspecteur en regardant le cadavre.
- Elizabeth Stride, dit *Long Liz*, la première des deux victimes. Elle a été vue pour la dernière fois vers 00h40 et on a retrouvé son corps vingt minutes plus tard.

Abberline observa le cadavre en lissant sa moustache de son index et de son pouce.

Le ventre était intact, seule la gorge était tranchée.

- L'Éventreur ne l'a pas ouverte ? demanda-t-il.

- Non, mais il a eu le temps de nouer une écharpe rouge autour de son cou avant d'être surpris. Et la tête est pratiquement sectionnée du corps.

Phillips désigna l'écharpe sur la table des objets retrouvés sur la victime. On pouvait y voir une clef, un petit pinceau, sept boutons, un peigne cassé, une cuillère de métal, un cintre, un dé à coudre, une pièce de mousseline, deux feuilles de papier, deux mouchoirs et une pelote de laine enroulée autour d'un carton.

- Autre chose de particulier ? demanda l'inspecteur.
- Une incision sur le bras droit et une boîte de cachous était serrée dans sa main.

Un agent de police entra à ce moment dans la morgue, un rapport en main, qu'il tendit à Abberline.

- Inspecteur, j'ai la déposition des témoins. L'un d'eux dit avoir aperçu deux hommes en train de malmener la première putain, qui s'est mise à crier ! Le tueur a donc un complice !

Abberline ouvrit calmement le dossier et le lut à son rythme sans se préoccuper de l'enthousiasme du policier. Un des deux hommes aperçus s'était mis à poursuivre le premier témoin en question, un dénommé Israel Swartz, qui passait par Berner Street pour se rendre à Commercial Road. Dans sa fuite, le témoin n'avait retenu que des détails sommaires de l'anatomie des suspects : trentaine, taille moyenne, cheveux noirs et vêtements noirs pour le premier, tandis que le second était de race blanche et de taille moyenne. L'inspecteur lut ensuite qu'un vendeur de bijoux, Louis Dienschutz, avait traversé Dutfield's Yard avec sa charrette, à 1h00 du matin. Son

cheval s'était cabré et il avait vu le corps de Liz par terre, la croyant endormie ou saoule. Constatant sa mort, Diemschutz s'était ensuite rendu au *Working Man's Club* chercher de l'aide, par prudence, pensant que le cheval avait réagi à la présence du tueur.

- Qu'en dites-vous, inspecteur ? demanda l'agent, qui s'impatientait.
- Le Dr Phillips a raison, le tueur est d'une grande rapidité, répondit Abberline pour lui-même.

Il se tourna vers le corps, pensant à cette qualité du tueur qu'il venait de souligner. Son hypothèse loufoque de vampires s'imposa à nouveau. Il approcha du cou de la victime et chercha des trous distinctifs.

- On a estimé à 15 minutes le temps qui a été pris pour découper celle-ci, dit le Dr Brown de son côté. Juste pour l'ablation des paupières, j'aurais eu besoin de 5 minutes.
- C'est moi qui ai découvert son corps, dit l'agent en espérant attirer l'attention de l'inspecteur. Il était 1h45. Le Dr Brown est arrivé à 2h00.

Abberline lui accorda enfin un peu d'attention.

- La dernière fois qu'on l'a vue en vie, c'était à 1h30 ? lui demanda-t-il.
- Pas exactement. Catherine Eddowes a été arrêtée pour état d'ébriété avancé sur la voie publique. On l'a sortie du poste de police à 1h00 exactement. On a estimé à 30 minutes le temps pour se rendre à Mitre Square, où son corps a été découvert.

L'inspecteur opina sans rien dire, semblant mettre en place les faits dans son esprit. Il avança vers la seconde victime, dont le carnage était sans précédent. Le meurtrier avait sûrement dû être vexé d'avoir été surpris. Abberline s'imagina l'espace d'un instant que cette femme avait pu être sa maîtresse. Il craignait la reconnaître et c'était presque une chance qu'elle eût été aussi défigurée. Il s'empessa de chasser cette pensée en invitant le légiste d'un signe de tête à lui donner des explications.

Le Dr Brown, en train de peser un organe dans sa balance, s'arrêta pour s'éponger le front, le temps que l'inspecteur examine le corps.

- L'intestin était au-dessus de l'épaule droite et son pied coupé a été mis près du bras gauche, lui expliqua Brown. Le bout du nez est tranché, comme vous pouvez le voir, de même que les paupières, le foie, le lobe et le pavillon de l'oreille droite.
- La lettre *Cher Patron* était bien authentique, alors ! s'exclama l'agent, toujours sur place.
- Il a aussi fait une incision entre le vagin et le rectum, et ensuite derrière le rectum, ajouta le légiste.

Ce dernier écarta les pans de la robe afin de montrer le résultat de cette découpe. Abberline ne broncha pas, s'accrochant à une pensée obsédante. La robe aurait dû être imbibée de sang. Or, il n'en était rien. Il s'éloigna d'un pas et s'empara des photographies prises sur le lieu du crime.

- Où est le sang ? demanda-t-il.

Le jeune agent aurait aimé connaître le cheminement de pensée qui avait mené l'inspecteur à poser cette question, tout comme les précédentes. Abberline n'était pas reconnu auprès des agents comme un grand bavard, malheureusement.

- En effet, c'est très étrange, dit Brown. Selon moi, la victime a été égorgée au sol, ce qui a causé sa mort. Pas de sang sur le corps, ni l'abdomen, ni au sol, sauf à gauche de son cou.

Abberline se pencha sur le cou de la victime, qui cette fois n'avait pas été recouvert. Les objets retrouvés sur elle étaient étalés sur une table à proximité, encore plus nombreux que ce que Long Liz avait dans ses poches. On aurait dit un message qui lui était destiné, il en était de plus en plus persuadé, comme si le meurtrier voulait le narguer, sachant qu'il avait pensé poursuivre un vampire.

Un autre agent dans la vingtaine entra dans la morgue pour s'adresser à l'inspecteur.

- Monsieur, on vient de trouver un tablier de cuir à Goulston Street et un message écrit à la craie. Vous devriez venir.

Abberline dut quitter la morgue et suivre l'agent. Il emporta avec lui les dépositions et ses pensées. Seul Bond savait qu'il avait élaboré une théorie au sujet d'un tueur vampire en plus de suivre toute l'enquête depuis le début. C'était aussi le dernier qu'il avait vu avant de se retrouver dans la chambre de la prostituée. Et il avait cette détermination à prouver que le tueur n'avait pas obligatoirement de compétences médicales, alors que l'inspecteur avait en main l'opinion affirmative des autres légistes. L'image de Bond commença à s'imposer parmi les suspects.

Lorsqu'il arriva sur Goulston Street, Abberline fut surpris de ne voir aucun journaliste. En revanche, il vit Sir Warren en compagnie de deux agents, dont l'un d'eux s'approcha du mur, armé d'un seau d'eau et d'une brosse.

- Mais qu'est-ce que vous faites ?! s'étonna l'inspecteur. Vous supprimez une preuve ?

L'agent s'arrêta et regarda le chef en attendant la confirmation de son ordre devant l'intervention d'Abberline.

- Vous n'avez décidément pas idée de ce qui se passe, inspecteur ! répondit Warren. On court déjà vers des émeutes, ce message antisémite ne ferait qu'ajouter au chaos !

*Les Juifs sont les hommes qui ne seront pas blâmés pour rien*², tel était le message qu'Abberline put lire.

- Nettoyez au plus vite ! ordonna Warren à l'agent.

Abberline fut ébloui par le flash d'un appareil photo. Dans ses souvenirs apparut une silhouette familière, drapée d'une cape, un haut-de-forme sur la tête. L'homme traçait le message, de manière saccadée. C'était une scène de déjà-vu, comme si elle avait été enfouie dans un recoin de sa mémoire pour refaire surface à la vue de ce message. L'homme de ses souvenirs se tourna lentement vers lui en souriant, dévoilant des canines proéminentes. Et ce visage ne lui était pas inconnu.

- Je vous interdis de publier cette photographie ! hurla Warren.

² Traduction libre du véritable message attribuée à Jack l'Éventreur : « The Juwes are the men That Will not be Blamed for nothing ».

Abberline fut tiré de son songe brusquement. Tom Bullen lui adressa un signe de tête complice et tira sa révérence. Il ne restait plus aucune trace de craie au mur.

- L'erreur d'orthographe à « juefs » est trop évidente, monsieur, souligna Abberline à son supérieur. Les Juifs ne sont pas nécessairement ceux qui sont pointés.
- Ça ne peut être qu'un Russe qui a écrit ça ! répondit Warren, qui regardait Bullen partir. Si seulement je pouvais lui interdire de publier. Abberline, tâchez d'arranger ça avec lui, que je ne vois rien dans le journal de demain à ce sujet !

Et voilà que Warren s'y remettait avec les Russes. Abberline regarda à nouveau le mur maintenant vide. Son souvenir le troublait. D'abord une supposée maîtresse, et maintenant ça. Warren avait à peine tourné les talons que Bullen réapparut derrière lui.

- Ils ont trouvé de la chaire dans le tablier, c'est bien vrai ? lui demanda le journaliste.
- Citez-moi, ordonna Abberline avec assurance. Le suspect numéro un concernant le message et le tablier de Goulston Street est un journaliste qui cherche à se faire un nom. Fin de citation.

Bullen se renfroga. Abberline ne lui accordait plus du tout sa confiance, peut-être avec raison, vu l'état d'alarme dans lequel se trouvait la population de Whitechapel depuis ses derniers articles.

- Quel arrangement désirez-vous ? demanda Bullen en rangeant son calepin.
- Je suis très sérieux, Bullen. Les journalistes gonflent l'affaire, et vous savez comme moi que certains d'entre vous ont rédigé de fausses lettres parmi celles qu'on reçoit à la pelle.
- Bon sang, donnez-moi au moins quelque chose à écrire, supplia Bullen.

Abberline décela une certaine culpabilité chez le journaliste. Il baissa les yeux sur le dossier qu'il tenait entre ses mains. Un dossier qui n'avancait pas vraiment bien avec ses méthodes habituelles. Il consentit à lui donner à nouveau de quoi écrire en confirmant le lien entre la lettre montrée à Bond et le plus récent meurtre. L'Éventreur désirait qu'on le prenne au sérieux. Mieux valait aller dans le même sens que lui, pensa Abberline.

- La lettre *Cher Patron* placardée sur les murs s'est avérée être authentique : Catherine Eddowes avait une oreille tranchée. Évitez de me citer.
- C'est bon, approuva Bullen en s'empresant de noter. Warren est le *patron* à qui s'adresse la lettre, n'est-ce pas ?
- Scotland Yard a reçu la lettre, corrigea Abberline.

L'inspecteur quitta le journaliste. Il était maintenant temps de fouiller les affaires de son patron, afin de trouver le lien entre ses anciennes missions de l'armée et la lettre adressée au *Cher Patron*, pour laquelle Warren était persuadé être le destinataire. De plus, s'il y avait une machination contre lui, il ne pouvait s'agir que

de Warren. Il existait sûrement une explication rationnelle à ses oublis un peu trop importants pour être causés uniquement par l'absinthe : un homme de la maison avait peut-être mis quelque chose dans la gourde de son tiroir de bureau afin de le discréditer. Ce n'était pas au-dessus des forces de McNaughten non plus, qui cherchait à l'écarter de son chemin pour ravir le poste de Warren.

Abberline traversa les couloirs de Scotland Yard. Les agents du département de Warren étaient affectés à l'extérieur, ce qui donna l'occasion à l'inspecteur de prendre le double des clefs rangées dans le bureau de la secrétaire et de se faufiler dans celui de son patron. Il ferma la porte derrière lui et se hâta ensuite de fouiller les tiroirs et étagères pendant un moment, jusqu'à ce qu'il tombe sur un coffret de cigares, anodin en apparence, mais dont le couvercle était pourvu d'un signe familier. C'était le symbole de la caisse en bois de l'entrepôt. Warren n'avait pas tenté de le dissimuler, tactique empruntée à *La lettre volée* de Poe, ce qui fit sourire l'inspecteur. Il se hâta de l'ouvrir, pour découvrir des rapports datant du service militaire en Palestine de Warren, en 1867. Une vague d'immigration de Juifs russes y avait eu lieu à cette époque. Et selon une coupure de presse, ils étaient les principaux suspects d'un bain de sang... sans sang.

* * *

Londres, 1^{er} octobre 1888

Encore une fois, le coursier vint déposer un énorme sac s'adressant à Scotland Yard. Un agent le remercia et le jeune employé attendit qu'on lui remette le courrier de sa prochaine tournée. Abberline s'approcha de lui et lui tendit quelques enveloppes à acheminer. Il s'agissait d'une copie confidentielle de la liste des objets retrouvés sur Catherine Eddowes. Il en avait déposé une sur le bureau de Warren, les autres allaient bientôt être reçues par McNaughten, Bond et Bullen. Dans cette liste, deux objets étaient faux : une boîte d'allumettes en fer blanc retrouvée dans la poche de la victime, ainsi qu'un porte-cigarettes vide près du corps. C'était une perche qu'il tendait afin que des informations remontent à la surface. Abberline s'attendait particulièrement à ce que Bullen écrive une lettre signée l'Éventreur mentionnant ces deux objets insolites. Le journaliste ne pourrait s'empêcher de ronger cet os qu'Abberline lui tendait. De plus, le docteur Phillips avait découvert qu'un rein manquait à la victime, fait que Bond ignorait, à moins d'être le vrai meurtrier, raison pour laquelle il avait un bon motif de s'obstiner autant à tenter de prouver que Jack l'Éventreur ne possédait pas obligatoirement un savoir médical.

Tandis que trois agents dépouillaient le courrier à la recherche d'une lettre qui pourrait s'avérer authentique, un analyste vint à la rencontre de l'inspecteur. Abberline l'invita d'un signe de tête à se diriger dans son bureau. Il ferma la porte derrière lui et baissa les yeux sur le rapport que l'homme était en train de fripper entre ses doigts.

- Vous avez trouvé quelque chose, Georges ? lui demanda Abberline.
- L'absinthe de votre gourde n'a rien de suspect.

L'analyste tendit les feuilles à l'inspecteur, l'air un peu nerveux d'avoir eu à taire cette analyse secrète d'une substance prohibée. Abberline avait eu du mal à le soudoyer.

- Celle qui était chez vous, par contre, contient de l'arsenic, mélangé avec du charbon de cheval, comme vous savez, pour neutraliser le poison. Vos hallucinations proviennent de là sans aucun doute, monsieur.

Rien de ce qu'Abberline ne savait déjà. Ce qu'il voulait savoir, c'était si Bond ou McNaughten avaient pu l'*endormir* souvent pendant les dernières semaines, le temps de se retrouver chez cette prostituée qui semblait si bien le connaître. Il feuilleta les pages à la recherche d'un élément nouveau.

- Rien d'autre ?
- Vous cherchiez quelque chose en particulier ? demanda l'analyste avec curiosité.

Abberline plia les feuilles en deux et rassura son collègue. Il n'en soupçonnait pas moins Bond et McNaughten pour autant.

- Seulement une hypothèse que je cherchais à écarter, mentit-il. Je vous remercie, Dr Smith.

Les deux hommes sortirent du bureau au moment où un agent ouvrait une lettre envoyée par l'Agence Centrale de Nouvelles.

- Ils ont reçu une autre lettre adressée au patron ! annonça l'agent.

Abberline sortit son mouchoir et s'approcha afin de prendre la lettre tendue, qui était en fait une carte postale.

Je ne plaisantais pas, cher vieux patron, quand je vous ai parlé du détail, vous entendrez parler du travail de Jacky le Sanglant demain, où je ferai une double action. Cette fois, le premier, je n'ai pas pu le finir correctement. Ha ! Pas le temps d'envoyer les oreilles à la police. Merci de conserver cette dernière lettre jusqu'à ce que je recommence mon travail

Jack l'Éventreur³

Ce message-ci faisait état de l'oreille tranchée de Catherine Eddowes. Ce détail n'avait pas été divulgué dans les journaux, mais il n'en demeurait pas moins pour l'inspecteur que les fuites de Scotland Yard rendaient tout individu suspect. Alors qu'Abberline ne récoltait qu'une pièce de plus au casse-tête, les autres agents de police y voyaient une confirmation de l'authenticité de la lettre.

- Apportez-la dans mon bureau, ordonna Warren.

Ce dernier ne prit pas la peine de prendre connaissance du contenu, étrangement pressé de quitter les lieux. Abberline donna la carte postale à un agent et décida impulsivement de suivre son patron en douce. Ce dernier ne s'était pas retourné pour s'assurer que son ordre soit respecté et emprunta les escaliers. L'inspecteur conserva

³ Traduction libre de la véritable carte postale attribuée à Jack l'Éventreur. La version originale est en annexe.

une certaine distance dans les rues ainsi arpentées. Warren avait l'air nerveux, il passait son temps à vérifier l'heure sur sa montre de poche.

Warren vivait seul et il avait suffisamment vu d'horreurs pendant son service militaire pour perdre la raison. Race blanche, taille moyenne, d'un âge avancé, bien habillé et habitant près de Withechapel. Les descriptions rendues par les prostituées qui croyaient avoir aperçu le meurtrier étaient trop contradictoires pour y superposer le portrait de son patron, mais le profil était plausible. De plus, ce qu'Abberline avait découvert dans son coffret pouvait être une relique de méfaits passés, tout comme une preuve de non culpabilité. C'était surtout le fait que Warren prenne aussi personnellement l'appellation *Patron* qui faisait douter Abberline. Si son patron n'était pas le meurtrier, il cachait possiblement quelques informations à ce sujet. Peut-être que Warren connaissait le meurtrier depuis l'époque de son service militaire en Terre Sainte, mais dans ce cas, pourquoi ne pas le dévoiler et procéder à l'arrestation ? Warren devait sûrement avoir été menacé.

McNaughten représentait peut-être cette menace ? Tout le monde savait qu'il convoitait le poste de son supérieur, auquel Abberline était lui-même candidat. Cette liste de suspects ridicules sur laquelle Abberline avait été obligé d'enquêter ne pouvait servir qu'à l'écarter, le mener sur de fausses pistes. C'était peut-être MacNaughten qui cherchait à faire soupçonner leur patron : si Abberline se trompait en tentant d'incriminer Warren, McNaughten serait débarrassé de ses deux rivaux d'un coup en les discréditant.

Abberline vit soudain Warren s'arrêter devant le bâtiment du *Working Man's Club* et y entrer. C'était bien là où le témoin qui avait découvert le corps de Long Liz était allé chercher de l'aide pour le dégager. Le fait d'y voir Warren était plutôt curieux. Y avait-il rendez-vous ou faisait-il partie de ce club ? L'inspecteur hésita à entrer. S'il s'avérait que Warren était impliqué dans l'affaire de l'Éventreur et qu'il voyait qu'Abberline l'avait suivi, ce dernier ne pourrait plus coincer son patron. L'inspecteur se contenta de contourner le bâtiment, cherchant un moyen de se glisser discrètement à l'intérieur. Alors qu'il venait de trouver une fenêtre par laquelle il pourrait entrer, Abberline aperçut Warren en compagnie de la prostituée qui se disait sa maîtresse. Il ne put malheureusement rien entendre de leur trop brève conversation.

* * *

Londres, 29 octobre 1888

Frederick Abberline était en train d'examiner une autre lettre de Jack l'Éventreur. Quelques-unes avaient été retenues jusqu'à maintenant, dont celle-ci.

Vieux Patron, vous aviez raison, c'était le rein gauche que je voulais enlever, pas loin de votre hôpital. Juste quand j'allais utiliser mon couteau le long de sa floraison

entre les cuisses, des policiers sont venus gâcher mon jeu, mais je crois que je serai sur un autre travail bientôt et je vous enverrai un autre morceau d'entrailles.

Jack l'Éventreur

Oh ! Avez-vous vu le diable avec son microscope et son scalpel ? Jetez donc un coup d'œil au rein ; l'autre partie, je l'ai fait frire.⁴

Étrangement, bien que l'auteur interpelle à nouveau le *patron*, elle avait été adressée au docteur Openshaw, le légiste qui avait fait l'examen médical du rein de Catherine Eddowes, conservé dans du vin et reçu par la poste le 16 octobre dernier. La lettre mentionnait l'organe, dont la réception n'avait pas été rendue publique.

- Le meurtrier ne peut pas savoir que c'est vous qui avez fait l'examen du rein, sauf s'il s'agit de quelqu'un de Scotland Yard ou de votre milieu, docteur.
- Vous avez un suspect parmi la police ? murmura le docteur Openshaw, qui craignait être entendu, bien qu'il n'y eut personne dans le laboratoire.

Abberline ne savait quoi penser. Car n'importe qui avait pu mettre la main sur cette information par l'intermédiaire d'un contact bavard de Scotland Yard.

- Le meurtrier a peut-être seulement un informateur. Remontez-moi la lettre qui accompagnait le rein, demanda Abberline.

⁴ Traduction libre de la véritable lettre attribuée à Jack l'Éventreur. La version originale est en annexe.

Openshaw ne fit que pointer un tableau sur lequel étaient épinglées les missives qui avaient retenu l'attention de la police.

- Qu'en pensez-vous, inspecteur ?

Abberline porta son attention sur la lettre *De l'Enfer*.

De l'Enfer.

M. Lusk,

Monsieur,

Je vous ai envoyé la moitié d'un rein que j'ai enlevé à une femme et j'ai conservé celui-ci pour vous. L'autre partie, je l'ai fait frire et je l'ai mangée, c'était très bon. Je pourrais vous envoyer le couteau sanglant qui a servi à l'enlever si vous voulez attendre un peu plus longtemps.

signé

Attrapez-moi si vous pouvez, Monsieur Lusk⁵

- *De l'Enfer* s'adressait directement à quelqu'un de chez nous, de même que le rein. La plus récente vous a été postée directement et vous interpelle *patron*. Ce qui est tout de même exact, puisque vous dirigez le département médical...

⁵ Traduction libre de la véritable lettre attribuée à Jack l'Éventreur. La version originale est en annexe.

Le rein et la lettre *De l'Enfer* avaient été envoyés le 16 octobre. L'inspecteur se demandait pourquoi le meurtrier avait attendu autant de temps après les deux derniers meurtres avant de les envoyer, et encore près de deux semaines de plus pour la lettre d'aujourd'hui.

- Pourquoi avoir envoyé le rein au président du comité de vigilance de Withechapel ? demanda le docteur.
- Je crois qu'il veut nous montrer qu'il connaît bien Scotland Yard... ou bien... c'est ce qu'il veut qu'on croie.

Abberline se demanda s'il y avait un sens caché au fait que le rein ait été conservé dans du vin, comme tous les indices provenant des lettres. On pouvait spéculer sur n'importe quel détail et jouer avec les mots à l'infini. C'était la même chose concernant la disposition des victimes et les objets trouvés sur elles. D'ailleurs, la liste avec les deux leurres n'avait rien donné. C'était un véritable casse-tête qui offrait toujours des possibilités multiples.

La porte du laboratoire s'ouvrit sur Bond, étonné d'y voir son ami.

- Fred !? Ça fait un mois que tu m'évites et c'est ici que je te trouve !

Abberline rendit la lettre au docteur Openshaw. Un mois, déjà ? Il ne pouvait révéler à Bond qu'il faisait partie de sa liste de suspects et que, pour cette raison, il cherchait à éviter de lui révéler le moindre nouveau détail de son enquête. Celle-ci lui avait pris beaucoup de son temps de toute manière. L'inspecteur avait suivi en filature Warren et Bond à diverses reprises, de même qu'il avait tenté, sans succès, de retrouver la trace de la prostituée qui se disait sa maîtresse. Il avait d'ailleurs regretté d'avoir

choisi de suivre Warren plutôt qu'elle, lorsque ceux-ci s'étaient séparés en sortant du *Working Man's Club*, puisqu'elle avait changé d'adresse. Warren y était-il pour quelque chose dans ce déménagement ? Abberline avait émis plusieurs hypothèses à ce sujet, y compris celle que Warren le soupçonnait d'être lui-même le meurtrier de Withechapel. Peut-être Warren avait-il mis la fille en sécurité pour cette raison ? Abberline avait, de plus, ajouté la pute à sa liste de témoins liés à cette affaire, afin de n'écarter aucune piste.

- Viens ! ordonna aussitôt Bond, qui ne lui avait pas laissé le temps de répondre. Je peux maintenant prouver que Jack l'Éventreur ne possède aucune connaissance médicale !

Bond semblait peu intéressé à obtenir une quelconque explication au sujet de l'absence de son ami. Abberline le suivit. Le légiste le mena dans une autre salle, là où il disséquait habituellement ses cadavres. Il en traînait justement un sur la table de dissection, à côté duquel patientait un jeune coursier de Scotland Yard, vêtu d'un tablier et de gants. L'inspecteur n'osa concevoir de quelle manière insolite Bond avait pu dénicher cet apprenti chirurgien.

- Je te présente notre victime, dit Bond en pointant le cadavre, fraîchement décédée d'une maladie vénérienne et que j'ai nommée pour l'occasion *Catherine Eddowes numéro deux*. Elle ressemble à ta femme, tu ne trouves pas ?
- C'est censé me faire plaisir ? demanda l'inspecteur dans un rictus.

Peu empathique à ce que son ami pouvait ressentir devant sa blague de mauvais goût, Bond lui présenta un couteau de boucherie.

- Couteau bon marché, que tout le monde peut se procurer. Le manche est robuste et la lame est fine, tu vas voir !
- Tu l'as essayé ? demanda Abberline.
- Évidemment.

Bond pointa du menton un cadavre dissimulé sous un drap au fond de la salle. L'inspecteur préféra ne pas imaginer quel genre d'expériences le légiste avait pu faire.

- Maintenant, tu vas suivre mes instructions ! ordonna Bond au coursier en lui tendant le couteau.

Bond tira les rideaux et les plongea tous les trois dans la noirceur, laissant l'éclairage d'une lampe à l'huile. La salle simulait plutôt bien Withechapel en pleine nuit, en l'absence du smog londonien habituel.

- Tu commences par lui trancher la gorge, ensuite tu déchires ses vêtements.

Sa montre dans une main et sa liste d'instructions dans l'autre, Bond vit que le jeune homme hésitait devant le cadavre. Il semblait se demander de quelle manière il s'était laissé convaincre de se retrouver au milieu de cette démonstration pour le moins fantasque et morbide.

- Qu'est-ce que tu attends ? Elle est morte, elle ne va pas te faire un procès !

L'apprenti chirurgien d'occasion exécuta l'ordre donné. Même si la scène lui semblait inappropriée, l'inspecteur ne put s'empêcher de penser qu'elle lui permettrait peut-être de se faire une meilleure idée du profil de l'Éventreur. Le jeune homme avait visiblement le cœur au bord des lèvres, ne poursuivant l'expérience que par orgueil. Bond prenait sa dictée au sérieux. Il avait commencé par décrire les coups sur le visage, suivis de l'ablation des paupières, ensuite l'ouverture du ventre et la découpe des organes internes. Le cadavre laissait échapper quelques gaz et bruits de succion, mais l'inspecteur parvint à rester de marbre, les mains dans les poches. C'était probablement parce qu'il avait la tête ailleurs, ses pensées à nouveau dirigées vers la mystérieuse prostituée. Abberline avait fait enquête sur lui-même, à la recherche du moindre indice qui aurait pu le mener à l'adresse de la fille, que ce soit une note provenant d'une blanchisserie, un billet doux ou encore un rendez-vous griffonné à la hâte sur un bout de papier. Ses oublis de plus en plus fréquents ne l'aidaient pas à faire la lumière sur le rôle de cette prostituée. Le seul qui aurait pu l'aider était Bond, dans l'éventualité où Abberline l'aurait mis au fait. Avant que le coursier n'en arrive à la découpe du pied, l'inspecteur se décida à tenter de soutirer un indice au légiste.

- Au fait, j'ai revu ma maîtresse, il y a quelque temps...

Bond ne parut pas du tout surpris, les yeux rivés sur sa montre. Abberline crut presque qu'il n'avait pas entendu sa remarque, jusqu'à ce qu'il perçoive un léger sourire moqueur.

- C'est pour ça que ta femme a prolongé son congé ? demanda Bond.

- Comment ça ? s'étonna Abberline.

Le sourire disparut. Bond leva les yeux vers l'inspecteur et fronça les sourcils.

- C'est toi qui m'as dit qu'elle t'avait surpris avec la pute que tu avais engagée comme bonne à tout faire.

Cette fois, ce fut Abberline qui fronça les sourcils. Il croisa le regard du jeune coursier en sueurs, qui avait cessé son carnage pour tendre l'oreille.

- Non, elle m'a écrit qu'elle me pardonnait l'incident, mentit Abberline.
- La cheville ! Tranche-la comme si c'était un jambon ! ordonna Bond au garçon lorsqu'il le vit immobile.

Tandis que le coursier réprimait un haut-le-cœur, Abberline déglutit difficilement. La raison du départ de sa femme était confuse. Il était absent de la maison tellement souvent en raison de sa carrière accaparante. Leurs moments d'intimité se faisaient rares, autant pour de franches discussions que pour des étreintes. Il ne pouvait cependant pas croire qu'il avait pu être infidèle. Une bonne... Aucun visage ne lui venait à l'esprit, il n'avait aucun souvenir de cet événement. C'était l'absinthe ou bien Bond, qui lui faisait perdre la mémoire ainsi ? Il aurait pu trouver une trace écrite prouvant qu'il avait payé les services d'une bonne, comme un relevé bancaire, mais son désordre dans la gestion de sa vie personnelle était équivalent à l'organisation méticuleuse de ses dossiers professionnels.

- Temps écoulé, arrête tout ! s'écria Bond avec un sourire satisfait.

Bond rangea sa montre. Il arracha le tablier et les gants au garçon et lui tendit plusieurs shillings. Le garçon les glissa d'une main tremblante dans la poche de son pantalon, puis Bond le poussa vers la porte avec insistance.

- Tu peux disposer, lui dit le légiste.

Il revint vers le cadavre, enfila d'autres gants et commença à examiner le travail exécuté. Bond semblait avoir totalement oublié de quoi ils parlaient avant que le garçon ne quitte les lieux.

- J'ai découvert qu'elle m'avait donné un faux nom... tenta Abberline.
- Ta bonne ou ta femme ?
- Ma bonne.
- Ce n'est qu'une pute, appelle-la comme tu veux... Mary Kelly, c'était plutôt joli, je trouve. J'aimais bien son accent irlandais !

Bond releva subitement la tête.

- Voilà ! s'écria-t-il subitement, en retirant ses gants d'un air victorieux. Je te remets le rapport demain. Phillips va perdre la face, je te garantis !

Abberline n'en avait rien à faire de cette preuve qui ne l'avancait pas à grand-chose de nouveau, sinon à affirmer encore que le profil du tueur présentait deux possibilités opposées : avoir ou ne pas avoir de compétences chirurgicales. C'était l'acharnement de Bond à prouver la possibilité de la négative qui était douteux.

- Je suis surpris que tu ne lui aies pas fait mettre le rein dans une boîte, lança, mine de rien, Abberline, qui s'apprêta à partir.
- Le rein ? s'étonna Bond. Quel rein ?!

Abberline ne put retenir un léger sourire. Il raya aussitôt Bond de ses suspects.

- Je croyais que tu avais quand même suivi l'enquête sans moi, dit-il.
- Je vais devoir tout recommencer ! s'écria Bond en déchirant sa liste avec colère.

* * *

Londres, 7 novembre 1888

Les inspecteurs McNaughten et Abberline précédaient l'escorte qui emmenait un dénommé Francis Tumblety à sa cellule. Ce dernier venait d'être arrêté pour atteinte à la pudeur, Scotland Yark possédant un épais dossier sur lui depuis longtemps.

- Vous avez vite changé d'avis concernant Druitt, McNaughten.

McNaughten serra la mâchoire. S'il y avait une chose qu'il détestait, c'était lorsqu'on le prenait en défaut. Abberline le savait. Non pas qu'il voulait souligner son incompétence, mais plutôt profiter de l'occasion pour le sonder.

- Vous désirez que je vous félicite de l'avoir disculpé, Abberline ?
- Je ne cherche pas la gloire comme vous. Je ne cherche qu'à poursuivre mon enquête sur l'Éventreur, McNaughten.

Les gardiens ouvrirent la porte de la prison, où l'accusé put enfin cesser de recevoir les injures de la population qui assistait à son arrestation. La haine des femmes de

Tumblety avait fait de lui le nouveau suspect de l'inspecteur McNaughten. Vendeur de potions et autres breuvages, le prisonnier prétendait avoir été chirurgien dans l'armée de l'Union. Il avait procédé à des avortements en plus de collectionner les matrices de femmes. Rien dans les faits ne le reliait encore directement aux meurtres de l'Éventreur, hormis son profil et sa récente présence à Withechapel.

- Vous connaissez le dossier de Tumblety, vous pouvez vous faire vous-même une idée de son profil, Abberline.
- Et vous n'avez pu le boucler que pour huit attentats à la pudeur ? Je me demande de quelle façon vous enquêtez. J'aurais tout à apprendre de vous, McNaughten.
- Vous ne croyez pas à sa culpabilité, si je comprends bien. Vous avez des suspects ? Le coursier a-t-il le profil, Abberline ?

Depuis qu'il avait lu le rapport de Bond, McNaughten n'avait cessé de le narguer dans les bureaux de Scotland Yard. Le coursier était devenu la star des bureaux de la police, ajoutant de nouveaux chapitres sur demande à la saga de son expérience à la morgue. Abberline demeura impassible. Il n'avait reçu qu'un avertissement. C'était Bond qui était le plus à plaindre, suspendu pour avoir mutilé deux cadavres sans l'autorisation des familles.

- Je suivrai votre enquête avec attention, McNaughten.

Bullen s'était faufilé dans la prison, mais fut intercepté par un gardien au moment où Tumblety fut jeté en cellule. Abberline se demanda si le journaliste avait entendu les propos échangés avec son collègue.

- Je vous souhaite bonne chance pour le poste de Warren, Abberline.

Abberline adressa un sourire à McNaughten et évita de répliquer. L'hypothèse de l'implication de McNaughten dans les meurtres de Jack l'Éventreur reposait uniquement sur son désir de prendre la place de Sir Charles Warren à la tête du département. Ce n'était pas une mince affaire que d'invalider les alibis d'un inspecteur de police de la trempe de McNaughten.

Abberline rebroussa chemin, passant devant Bullen sans le saluer, puis sortit de la prison pour faire face à une horde de journalistes à qui il évita de dire le moindre mot. Il commençait à pleuvoir. Abberline emprunta la carriole d'un policier pour se rendre sur *Breezer's Hill* où il arriva une demi-heure plus tard. C'était sur cette rue que travaillait supposément cette Mary Kelly, selon ce qu'il avait découvert. Il espérait la retrouver et enfin tirer au clair cette histoire avec elle. Si Warren la cachait, il devait savoir pourquoi, mais c'était surtout l'idée que la mémoire pouvait subitement lui revenir s'il la revoyait qui l'intéressait.

L'inspecteur salua le conducteur et constata que la pluie s'était arrêtée. Une prostituée lui avait assuré que Mary Kelly travaillait pour une certaine Mme Carthy, la tenancière d'une maison close, située à quelques pas devant lui. Abberline avait rangé sa plaque et ses manières de policier afin que le portier derrière le judas grillagé ne lui ferme pas la trappe au nez. Ce ne fut pas le cas et le portier le laissa entrer comme s'il reconnaissait un familier de la place. Abberline balaya la pièce du regard. Un phonographe jetait une musique d'ambiance accompagnant la fumée de cigare d'un homme qui attendait son tour. Des rires fusaient de l'étage, où

visiblement les étreintes d'un couple ou deux avaient lieu, alors que la tenancière se tenait debout derrière son comptoir.

- Mary Kelly est-elle disponible ? demanda Abberline.
- Pas vue depuis des jours, répondit Mme Carthy, qui n'avait pas levé les yeux de son journal.
- Vous savez où je pourrais la trouver ?
- Pas vue depuis des jours, répéta la tenancière.

Comme elle ne semblait pas encline à lui fournir les informations qu'il recherchait, Abberline décida de rebrousser chemin et de chercher au hasard dans le coin, ayant peu d'espoir que ses recherches portent des fruits ce soir.

- Elle t'a laissé un mot, murmura le portier.

L'inspecteur avala de travers. L'homme lui glissa une enveloppe dans la main et le poussa rapidement à l'extérieur. Abberline l'ouvrit lorsqu'il se retrouva à nouveau dans la rue et n'y trouva qu'un bout de papier froissé sur lequel était écrit : « Charly est jaloux de toi ! Il m'a payé une chambre au 13, Millers Court. Il veut plus que je te voie, mais tu me manques ». Abberline fourra le papier dans sa poche. Charly ? Parlait-elle de Sir Charles Warren ? D'après le message, s'il s'agissait bel et bien de son patron, l'inspecteur partageait sa maîtresse avec lui ! La seule nouvelle rassurante était que l'hypothèse selon laquelle l'Éventreur lui en voulait personnellement en cherchant sa maîtresse tombait à plat.

Abberline voulut se rendre immédiatement chez cette Mary Kelly pour en avoir le cœur net, lorsqu'au tournant d'une rue, il reconnut un des malfrats rencontrés

à la poissonnerie de l'*Essex* deux mois plus tôt. Le contrebandier se dirigeait vers un café louche qu'il contourna par la ruelle. C'était l'occasion de le prendre en filature. Il s'arrêta dès qu'il entendit des voix. L'homme discutait avec quelqu'un, croyant être à l'abri des oreilles indiscrètes, et ce quelqu'un s'avéra être Charles Warren.

- Juefs en a engendré un autre avant qu'on le rattrape, monsieur, dit le malfrat.
- Bon sang ! s'étonna Warren. Je savais bien que ce mode opératoire n'avait rien à voir avec celui auquel il nous avait habitués en Palestine ! S'il s'agit d'un autre...
- ... il ne sait pas lui-même qu'il est un vampire, compléta l'homme.
- Dites plutôt que sa personnalité est scindée en deux, comme Juefs, rectifia Warren. Comme il connaît bien la police, il s'agit incontestablement de quelqu'un de Scotland Yard. Le seul moyen d'attraper Jack l'Éventreur est de le prendre sur le fait. J'aurais dû laisser le message sur le mur... Rentrez et prévenez les autres. Je vais voir ce que je peux faire.

Si tout ce que Warren disait était vrai, Bond et McNaughten avaient bien leur place parmi les suspects d'Abberline. Ce dernier vit Warren quitter l'homme et se diriger vers lui. L'inspecteur se hâta d'entrer dans le premier café qui se trouvait sur son chemin.

* * *

Londres, 9 novembre 1888

L'homme fut accueilli par le sourire de Mary Kelly, qui le laissa franchir le seuil du 13, Miller's Court. La chambre étroite, qui contenait avec peine un lit et un foyer, sentait la pourriture.

- Charly n'est pas très généreux avec toi... chérie.

Elle lui sourit encore, visiblement contente de savoir ses deux amants jaloux l'un de l'autre.

- Il n'a pas non plus l'exclusivité, Jack. Tu devrais être content.

Elle l'enlaça et laissa glisser ses mains le long de ses bras tout en le débarrassant de sa veste.

- Depuis qu'il a attrapé ce vampire, je ne risque plus rien de toute façon.

Dis, c'est toi qui l'as coincé, en réalité ? demanda-t-elle sensuellement.

- C'est plutôt toi que j'ai coincée.

Mary retira le haut-de-forme de son amant et se fit aguicheuse. Elle embrassa ses lèvres, puis sa mâchoire.

- Ça fait plus de deux mois, Jack... Deux mois... murmura-t-elle entre deux baisers.

Elle commença à déboutonner le col de sa chemise, puis s'arrêta.

- Qu'est-ce que c'est que ces marques ? demanda-t-elle.

Jack porta les doigts à son cou pour tâter les cicatrices laissées par la morsure qui l'avait engendré. Il se dirigea vers la commode au-dessus de laquelle un miroir était

accroché, fissuré dans le coin supérieur droit. Le reflet lui montra le visage qu'il partageait avec son double. Cette vision dans la glace le ramena en arrière, en plein jour cette fois, devant le mur où était écrit *Les Juefs sont les hommes qui ne seront pas blâmés pour rien*. Les lettres devinrent floues et se déplacèrent. Les mots se reformèrent. *Maintenant, détestez F.G. Abberline, Jack l'Éventreur, il a envoyé la femme tuméfiée en enfer*⁶.

Il recula dans le temps. Il entra maintenant dans l'entrepôt de l'*Essex* et se présenta aux trois contrebandiers qui guettaient l'entrée.

- Appelez-moi Jack.

Ils burent ensemble un verre d'absinthe, gracieusement offert par l'inspecteur à même sa gourde de métal. Abberline avait réussi à tirer d'eux une information précieuse :

- C'est une cargaison spéciale, on n'en sait pas plus.

L'inspecteur Frederick Abberline avança vers la caisse d'où provenait l'agitation. Son cœur battait jusqu'à ses tempes, sa gorge était sèche. Sa main, moite et tremblante, pointait un revolver devant lui. Il fit quelques pas prudents en avant. Le bois de la caisse allait éclater d'un instant à l'autre, les chaînes ne résisteraient pas, un monstre allait surgir, s'incarner d'un cauchemar. Ce monstre sentait sa présence, il savait qu'il était tout près. On aurait dit qu'il y puisait même de la force. Puis ce fut

⁶ L'anagramme ne fonctionne qu'en anglais : *Now hate F. G. Abberline, JTR, he sent the tumid woman to hell*.

comme une explosion, l'inspecteur se sentit projeté dans les airs, frappé des débris de bois.

Le monstre assoiffé de sang avait apparence d'homme. Un étranger. Un Russe. Son regard était rivé sur la veine qui palpitait au cou du policier. Abberline fit un mouvement pour reculer, mais le vampire le prenait déjà en serre, le renversait.

- Je n'ai pas de couteau pour te trancher la gorge... Dommage, on devra désormais partager la nourriture.

Le vampire révéla ses crocs et plongea le visage dans le cou d'Abberline. L'inspecteur n'avait rien oublié de ces moments ; le vampire qu'il était devenu les lui avait tout simplement dissimulés. Abberline retroussa les lèvres et dévoila ses canines dans le miroir, où apparaissait Mary Kelly derrière lui. Celle-ci se mit à hurler lorsqu'il se tourna vers elle.

- Qu'est-ce que tu m'as dit la dernière fois à propos de ton cœur, déjà ? Ah oui, que ma double vie allait te l'arracher...

CONCLUSION

C'est en nous inspirant de l'ouvrage de Pierre Jourde et Paolo Tortonese, le plus récent et surtout le plus complet, que nous avons tenté de mettre en relief les caractéristiques du Double, afin de mieux cerner les figures qui le composent. Par la suite, nous avons recensé les différentes catégories du Double identifiées par les chercheurs de façon à pouvoir proposer les nôtres. Nous ne sommes pas parvenue à placer le vampire dans une catégorie unique du thème du Double, mais là n'était pas notre objectif. Nous voulions simplement le situer de manière générale, et nos analyses nous ont permis de le retrouver principalement dans la copie psychique et dans la personnalité dédoublée.

Alors que Jourde et Tortonese n'en faisaient pas état dans leur recherche, Troubetzkoy et Mellier ont vu le vampire comme figure du Double selon des critères différents. Sans nier la position de Mellier faisant du sujet le vampire formateur et du Double le vampire initié, nous avons appliqué nos caractéristiques à des œuvres en fonction de l'idée de Troubetzkoy, selon laquelle le sujet est l'humain avant sa mort

et le Double est le vampire qu'il devient. Le roman *Carmilla* de Le Fanu a fait l'objet de notre première analyse, suivi du roman incontournable de Stoker, *Dracula*, pour terminer avec la *Reine des damnés*, d'Anne Rice. De ces analyses, nous avons reconnu la présence du Double, qui apparaît lorsque le sujet est mordu, comme par « un effet de contamination d'un virus qui affecte avant tout une conscience¹ », puisque le corps décédé du sujet devient un objet qui s'anime, doté d'une conscience qu'il ne devrait pas avoir. Le corps subit des changements dans sa constitution, lui permettant de vivre éternellement, mais créant chez lui le besoin de boire du sang humain. Ce besoin l'oblige à modifier son comportement, le rapprochant plus de la bête que de l'humain qu'il a été. Bien que le vampire conserve la personnalité du sujet, ses traits psychiques s'affirment et il ressent envers les êtres humains à la fois une attirance et une envie de tuer. Nous avons constaté d'ailleurs que le vampire provoque aussi des sentiments d'horreur et d'attirance vis-à-vis de ceux qu'il côtoie.

Dans notre partie création, nous avons voulu exploiter le personnage du vampire sous l'angle du Double. Notre récit met en scène un enquêteur, prénommé Abberline, à la recherche d'un tueur en série qui s'avère être Jack l'Éventreur, un vampire. Au dénouement, Abberline découvre qu'il est lui-même le vampire qu'il recherchait, mais qu'il n'en avait tout simplement pas conscience. Il y a donc constamment alternance entre le sujet et son Double, la personnalité d'Abberline s'étant dédoublée, ce que l'on retrouvait, par exemple, chez le personnage de Lucy,

¹ Pierre Jourde et Paolo Tortonese, *op. cit.*, p. 4.

dans *Dracula*, mais qui n'est pas fréquent dans la littérature vampirique. Exclure la mort du sujet nous apparaissait comme un élément nouveau que nous avions envie d'explorer. En ce sens, notre personnage de vampire s'assimile davantage aux cas de possession et se classe dans la catégorie de personnalité dédoublée.

Abberline et Jack partagent le même corps, qui subit de minces changements depuis la transformation en vampire, mais les traits physiques ne se distinguent pas en fonction de la personnalité qui en prend possession. Quelques indices de notre récit montrent que le sujet et son Double sont physiquement les mêmes, comme la pâleur de la peau, la sensibilité à la lumière, ou encore lorsque le personnage de Bond dit à Abberline que bientôt, « [il aura] les lèvres ensanglantées » (p. 56), ce qui s'apparente tant aux conséquences de l'absinthe qu'il ingurgite qu'à des traits physiques du vampire. Les capacités physiques d'Abberline sont aussi les mêmes que celles de Jack, qui « opère [...] [ses victimes] dans le noir » (p. 86) : en entrant dans son cabinet de travail, Bond remarque que « les lampes étaient éteintes [et se demande] comment Abberline pouvait y voir quelque chose » (p. 74). Outre ces indices qui témoignent de la transformation en vampire, puisqu'Abberline ne sait pas qu'il a un Double et que ce dernier n'apparaît comme personnage qu'à la fin, deux personnages sont confrontés au sujet et à son Double et l'identifient comme étant le même être. Il y a d'abord Mary Kelly, « cette prostituée qui semblait si bien le connaître » (p. 96), et le portier, qui « le laissa entrer comme s'il reconnaissait un

familier de la place » (p. 110). Parce qu'ils ont le même corps, ce n'est pas dans les traits physiques que le sujet et son Double sont à la fois *même* et *autre*.

Plusieurs traits de personnalité d'Abberline et de Jack sont semblables. Abberline est doté d'un « calme légendaire » (p. 62) et d'un « air perpétuellement grave » (p. 80), que nous retrouvons chez Jack, qui « a pris son temps pour [...] découper » (p. 61) une victime et « désirait qu'on le prenne au sérieux » (p. 93). L'inspecteur n'est « pas reconnu auprès des agents comme un grand bavard » (p. 90) lorsqu'il s'agit de « sa carrière [, qui] avait été un succès, vu tout le temps qu'il lui avait consacré » (p. 83), ce qui rappelle combien « le vampire est discret » dans l'exécution de ses meurtres et qu'il souligne dans une de ses lettres qu'il « aime [son] travail » (p. 77). Ces similitudes lient le Double au sujet, faisant d'eux les mêmes, qui sont aussi autres lorsque nous remarquons que, par rapport à leurs tâches respectives, Abberline « ne cherche pas la gloire » (p. 108), alors que Jack « tient à une bonne publicité » (p. 78). Le vampire tue de manière aussi méthodique que l'inspecteur enquête, mais il fréquente également une prostituée, ce qu'Abberline n'aurait jamais osé faire, « [n'arrivant] pas à croire qu'il avait pu tromper sa femme » (p. 83). La vie privée et la vie publique de notre protagoniste ont ainsi été converties par son Double vampire.

Le bouleversement de la vie d'Abberline par son Double le dépossède de son identité : il y a duplication et remise en question de son individualité, ce qui permet

de percevoir une perturbation de la « loi de différence ». Au moment du dénouement, lorsqu'Abberline se regarde dans le miroir, il « voit se confirmer, devant lui, son existence, et éprouve en même temps une sorte d'angoissant sentiment de dépossession : le double est cet autre qui attire à lui l'identité pour l'escamoter dans l'instant même de son apparition² ». Le sujet se voit confirmer son existence en tant que vampire par le biais du miroir qui, dans le roman de Stoker, illustre l'impossibilité du vampire à se refléter, puisqu'il est Double. Cette variante était justifiée, dans notre récit, par le fait qu'Abberline n'est pas mort.

Puisque les traits de personnalité et le comportement du Double sont à la fois mêmes et autres que ceux du sujet, nous pouvons distinguer une conscience différente. Nous avons mis l'accent sur l'absence de souvenirs d'Abberline, afin de bien marquer qu'une autre conscience avait vécu ce qui lui échappait, comme l'infidélité envers sa femme ou les meurtres commis : « L'inspecteur n'avait rien oublié de ces moments ; le vampire qu'il était devenu les lui avait tout simplement dissimulés » (p. 115). Le fait que l'inspecteur ne se rappelle de rien s'avérait le choix le plus pratique pour nous permettre de bien distinguer les actes du sujet et de son Double, comme si le sujet menait une « double vie » (p. 115). Le vampire, quant à lui, reconnaît être le Double du sujet, qu'il nargue à travers certains actes que l'inspecteur n'arrive pas à comprendre, comme « en laissant un tablier près des lieux du crime » (p. 71). Alors qu'Abberline est reconnu par ses pairs pour sa compétence,

² *Ibid.*, p. 181.

le Double souligne son insuffisance, par exemple, en « [découpant] le corps [de sa victime] là où on pouvait rapidement le trouver » (p. 73), plutôt que de le dissimuler. De ce fait, notre protagoniste éprouve le « sentiment d'être persécuté » (p. 84) par son Double : « il avait l'impression de se retrouver au beau milieu d'un cauchemar, d'une machination dirigée contre lui » (p. 84). C'est ce sentiment qui nous permet d'illustrer la nature du lien entre le sujet et son Double. Le vampire est, pour Abberline, une figure hostile (vu son travail dans la police) et représente, par son absence de souvenirs, ce qu'il ignore de lui-même.

Nous avons choisi d'adopter, dans notre analyse, le point de vue de Troubetzkoy, à savoir que le vampire est le Double et que l'être humain antérieur à la métamorphose est le sujet. Il est cependant possible de voir le Double, dans certaines œuvres, comme l'a démontré Mellier, par le biais de la relation formateur/initié, c'est-à-dire par le biais de la relation entre le vampire qui engendre et celui qui est engendré. Le roman *Armand le vampire* d'Anne Rice, par exemple, s'inscrit dans cette voie. Dans le cadre de la relation formateur/initié, le vampire transformé n'est plus réellement une victime, puisque, soit il décide au préalable de sa transformation et la souhaite, soit il se satisfait de son état de vampire et désire s'épanouir dans cette nouvelle vie – les deux situations n'étant évidemment pas incompatibles. Dans cette perspective, la « relation entre un vampire et sa victime est particulièrement riche et complexe et ne se limite pas à une simple attaque, meurtrière ou non. [...] Se rapprochant en certains cas d'un héros mythique aux pouvoirs extraordinaires, le

vampire a la capacité d'offrir à sa victime une vie nouvelle et améliorée³ ». Les liens entre le sujet et son Double s'avèrent dès lors fort différents, puisque le vampire qui transforme transmet à son nouveau disciple un savoir qui crée une ressemblance, non plus au plan physique, comme dans le cas des romans de notre corpus, mais plutôt psychologique et intellectuelle. Cette autre façon d'envisager le Double dans la littérature vampirique montre bien la pertinence du sujet soulevé dans notre mémoire et sa richesse.

³ Mélissa Bouchard, *La relation initiatique dans trois textes fantastiques des XIXe et XXe siècles : vampirisme et homosexualité*, Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 2011, p. 105.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres analysées

RICE, Anne, *Les chroniques des vampires : La Reine des damnés*, Paris, Fleuve Noir, 2004, 575 p.

SHERIDAN LE FANU, Joseph, *Carmilla*, Paris, Flammarion, 2007 (1872), 153 p.

STOKER, Bram, *Dracula*, Paris, Pocket, 1992 (1897), 575 p.

Ouvrages théoriques

BESSIÈRE, Irène, *Le récit fantastique : la poétique de l'incertain*, Paris, Larousse, « Thèmes et textes », 1974, 256 p.

BRUGIÈRE, Bernard, « Les apports de la psychanalyse au thème du double en littérature », dans *Le Double dans le romantisme anglo-américain*, Publications de la faculté des lettres de l'université de Clermont-Ferrand-II, 1984, p. 9-30.

BOUCHARD, Mélissa, *La relation initiatique dans trois textes fantastiques des XIXe et XXe siècles : vampirisme et homosexualité*, Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Trois-Rivières, 2011, 114 p.

CHEVALIER, Jean Chevalier et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Éditions Robert Laffont / Jupiter, 1982, 1060 p.

DOLEZEL, L., « Triangle du double. Un champ thématique », *Poétique*, n° 64, 1985, p. 463-472.

DUPERRAY, Max, « Les avatars du double : dédoublement et duplication dans le récit fantastique », dans *Le Double dans le romantisme anglo-américain*, Publications de la faculté des lettres de l'université de Clermont-Ferrand-II, 1984, p. 119-130.

FERNANDEZ BRAVO, Nicole, « Double » dans *Dictionnaire des mythes littéraires*, sous la direction de Pierre Brunel, Paris, Éditions du Rocher, 1988, p. 487-526.

GUIOMAR, Michel, *Principes d'une esthétique de la mort*, Paris, José Corti, 1988, 494 p.

HERDMAN, John, *The Double in Nineteenth-Century Fiction : The Shadow Life*, New York, St. Martin's Press, 1991, 174 p.

JOURDE, Pierre et Paolo TORTONESE, *Visages du Double : un thème littéraire*, Paris, Éditions Nathan, 1996, 247 p.

JUNG, Carl Gustave, *L'Âme et le Soi*, Paris, Albin Michel, 1990, 288 p.

KEPLER, Carl Francis, *The Literature of the Second Self*, Tucson, The University of Arizona Press, 1972, 241 p.

LA CASSAGNÈRE, Christian, « Préface », dans *Le Double dans le romantisme anglo-américain*, Publications de la faculté des lettres de l'université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 1984, p. 1-8.

LE BRETON, David, « Les prolongements de soi », *La Mort et l'immortalité, Encyclopédie des savoirs et des croyances*, Paris, Bayard, 2004, 1685 p.

LECOUTEUX, Claude, *Histoire des vampires : autopsie d'un mythe*, Paris, Imago, 1999, 188 p.

MALRIEU, Joël, *Le fantastique*, Paris, Hachette, 1992, 160 p.

MELLIER, Denis, *La littérature fantastique*, Paris, Seuil, 2000, 62 p.

MOREL, Corinne, *Dictionnaire des symboles, mythes et croyances*, Montréal, L'Archipel, 2005, 959 p.

RANK, Otto, *Don Juan et le double*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1990, 189 p.

ROSSET, Clément, *Le Réel et son double : Essai sur l'illusion* (1976), Paris, Folio/Essais, 1993, 128 p.

SCHNABEL, William, *Masques dans le miroir, Le Double lovecraftien*, Dole, La Clef d'Argent, 2002, 176 p.

STOCKER, Arnold, *Le double, L'homme à la rencontre de soi-même*, Genève, Éditions du Rhône, 1946, 312 p.

TROUBETZKOY, Wladimir, *L'ombre et la différence : Le Double en Europe*, Paris, PUF, « Littératures européennes », 1996, 247 p.

WHYTE, Peter, « Gautier, Nerval et la hantise du *Doppelgänger* », *Bulletin de la société Théophile Gautier*, 1988, p. 17-31.

ANNEXE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE DES LETTRES DE JACK
L'ÉVENTREUR

1. Lettre « Cher Patron »

Dear Boss,

I keep on hearing the police have caught me but they wont fix me just yet. I have laughed when they look so clever and talk about being on the right track. That joke about Leather Apron gave me real fits. I am down on whores and I shant quit ripping them till I do get buckled. Grand work the last job was. I gave the lady no time to squeal. How can they catch me now. I love my work and want to start again. You will soon hear of me with my funny little games. I saved some of the proper red stuff in a ginger beer bottle over the last job to write with but it went thick like glue and I cant use it. Red ink is fit enough I hope ha, ha. The next job I do I shall clip the ladys ears off and send to the police officers just for jolly wouldn't you. Keep this letter back till I do a bit more work, then give it out straight. My knife's so nice and sharp I want to get to work right away if I get a chance. Good Luck.

Yours truly

Jack the Ripper

Dont mind me giving the trade name

*PS Wasnt good enough to post this before I got all the red ink off my hands curse it
No luck yet. They say I'm a doctor now. ha ha*

2. Carte postale « Jacky le Sanglant »

*I was not coddling dear old Boss when I gave you the tip, you'll hear about Saucy
Jacky's work tomorrow double event this time number one squealed a bit couldn't
finish straight off. ha not the time to get ears for police. thanks for keeping last letter
back till I got to work again.*

Jack the Ripper

3. Lettre qui fait allusion au double meurtre et au rein

*Old boss you was rite it was the left kidny i was goin to hoperate agin close to you
ospitle just as i was going to dror mi nife along of er bloomin throte them cusses of
coppers spoilt the game but i guess i wil be on the jobn soon and will send you
another bit of innerds*

Jack the Ripper

*O have you seen the devle with his mikerscope and scalpul a-lookin at a kidney with a
slide cocked up.*

4. Lettre « De l'Enfer »

From hell.

Mr Lusk,

Sor

*I send you half the Kidne I took from one woman and prasarved it for you tother
piece I fried and ate it was very nise. I may send you the bloody knif that took it out if
you only wate a whil longer*

signed

Catch me when you can Mishter Lusk